

64 pages

revue de récits graph



Les grand·e·s auteur·e·s de demain sont déjà aujourd'hui dans 64_page



Marine Bernard



Sandrine Crabeels



Paul Pirotte



Corentin Michel

Envie d'être publié·e dans 64_page?

64_page offre aux jeunes auteur·e·s un lieu pour se confronter aux lecteurs et démontrer leur savoir-faire, sans limite de techniques ou de sujets. Du neuf et de la fraîcheur dans l'univers BD et de la littérature jeunesse.

Pour être publié·e, toutes les infos utiles: www.64page.com/participer

Envoie ton projet à: 64page.revuebd@gmail.com

Aux éditeurs

64_page vous propose de jeunes auteur·e·s que nous avons sélectionné·e·s pour la qualité de leurs projets (qui sont évidemment perfectibles). Vous trouverez, pour chacun·e, une petite présentation et une adresse qui vous permettront de les suivre et de les contacter.



64_page

revue de récits graphiques

En vert et en émergence

Le numéro précédent de 64_page, « le spécial Western », est à marquer comme un tournant dans l'histoire de la revue. Pour la première fois, nous avons proposé un thème, et avons découvert la créativité des jeunes auteurs et autrices. Ils ont revisité et recréé ce genre classique de la BD et du cinéma.

Mais ce numéro a aussi été l'occasion d'une légère modification du format et de quelques nouveautés esthétiques.

64_page adhère dorénavant aux normes PFEC (Programme for the Endorsement of Forest Certification Schemes, ou le Programme de Reconnaissance de Systèmes de Certification Forestière en français) et est désormais imprimé sur du papier respectueux de l'environnement chez un imprimeur local installé à Eupen qui travaille avec des encres naturelles. Ce numéro nous a aussi permis d'aller un peu plus loin dans le respect de notre environnement: les lecteurs abonnés l'auront constaté, 64_page a abandonné son emballage cellophane pour le papier.

Autre nouveauté, 64_page est disponible en ligne sur le site <https://lalibrairiebelge.be>.

Voilà pour la forme, et pour le contenu? Ce numéro aura un contenu traditionnel, nous préparons les revues environ cinq ou six mois à l'avance. Le #21 prévu pour septembre, lors de la Fête de la BD de Bruxelles, est déjà bien engagé et donnera la parole aux scénaristes. Ils nous dévoileront quelques-uns de leurs secrets.

V'là déjà le #22! Il vous proposera un nouveau thème: le **polar**. Les jeunes autrices et auteurs sont déjà au boulot sur leur future contribution. Nos rédacteurs aussi. Ce numéro sera à découvrir à Angoulême fin janvier 2022.

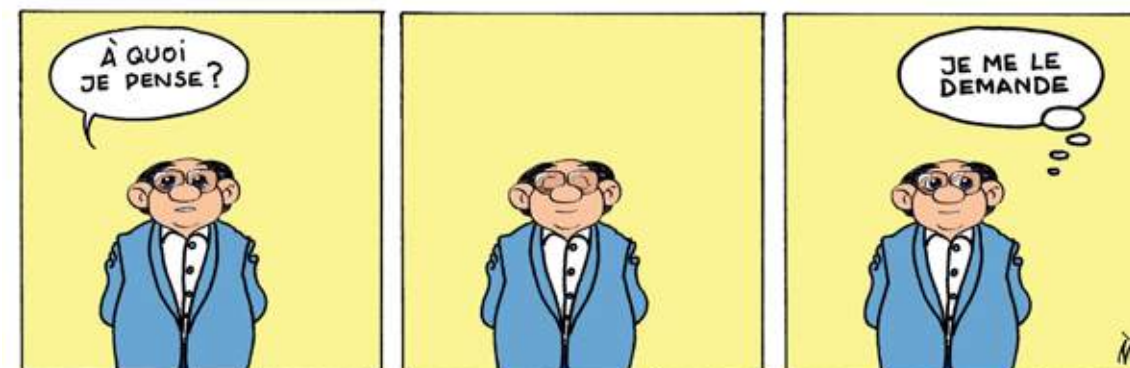
www.64page.com



©Maximilien Van de Wiele

Mais que fait la police?

Abelard N. Nombri



©Marc Descornet

Marine Bernard | 24



Après un bachelier en illustration à Saint-Luc Bruxelles et un travail de fin d'étude sur les femmes à barbe, je continue à explorer les thématiques liées au corps, au genre, à l'intimité, aux relations, avec un dynamisme joyeux. J'aime les dessins vivants, les petits détails, la lumière, la nature.

<https://athenam7.wixsite.com/marine-bernard>

Facebook : mB0Illustration

Poursuite

Trois vieilles sœurs partent de leur couvent pour célébrer la vie, la nature et leur peau vibrante. Un jeune prêtre les suit dans le but de les ramener au couvent; il confronte son regard à leur extase et à leurs corps vieux.

Sandrine Crabeels | 3



Je suis illustratrice et graphiste. Je suis sortie de l'ERG en 1997 avec une licence en communication visuelle. J'ai ouvert mon studio graphique en 2004 et j'y suis toujours... mais je reviens aussi à mes premières amours, l'illustration narrative et la bande dessinée.

www.crabgraphic.com

Instagram : @sandrine.crabeels

En animal

Nous sommes dans une jolie ville, il fait beau, je me promène et je me rends compte que les gens ont la possibilité nouvelle de se transformer en animaux, sans rien perdre d'autre de leurs caractéristiques humaines. Ils pensent, parlent, bougent et circulent de la même façon...

Corentin Michel | 57



Architecte aux heures de bureau et illustrateur le reste du temps, je cherche à exprimer dans la bande dessinée une créativité qui me manque dans ma première activité. La bande dessinée est devenue pour moi une cour de récré où je peux alterner le crayon, l'écoline, la tablette graphique...

Instagram : @corentin_mitchoul

Attraction lunaire

Derek vit seul au milieu des bois et cherche à communiquer avec l'espace, Dasha vit dans sa base lunaire et cherche à détruire la Terre. Ces deux-là étaient faits pour se rencontrer, preuve que l'Amour nous tire toujours vers le haut...

Paul Pirotte | 44



Moi, c'est Paul, et à l'intérieur de moi se trouve 1000... émotions que j'exprime au travers d'un crayon. Le crayon est un des outils qui me connaît le plus. Je dessine de nombreux personnages à la croisée de mon imagination et du monde réel. Amoureux de musique, de littérature, de cinéma, de la nature et de BD, j'aime particulièrement m'inspirer de différents illustrateurs tels que Moebius, Kay Nielsen, Aubrey Beardsley, Gustave Doré et bien d'autres...

<https://paulpirotte62.wixsite.com/paulpirotteart>

Instagram : @paul_pirotte

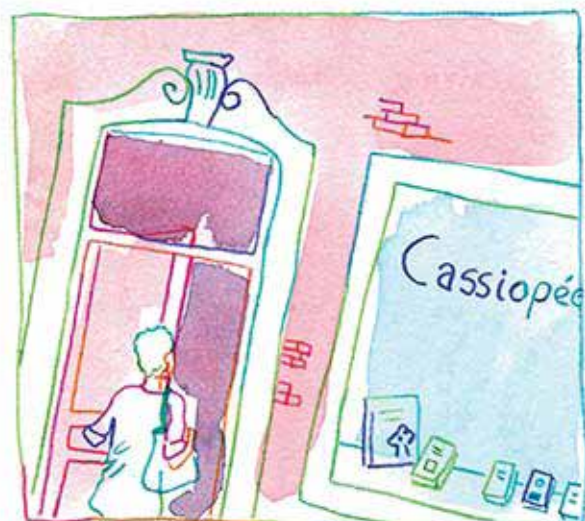
Toro

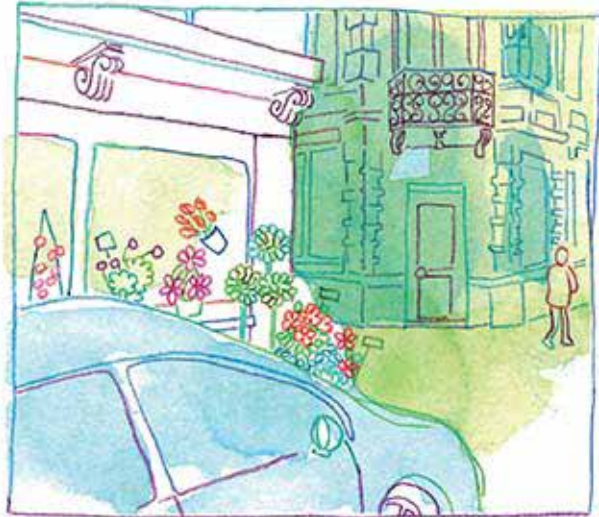
Il y a presque un an, j'ai eu envie de créer une bande dessinée racontant l'importance d'une nature ancienne, belle et énigmatique. Aujourd'hui, je vous présente donc Toro, un guerrier singulier en quête de sens, s'aventurant dans une grotte aux mille démons. Le début d'une aventure fantastique qui a pour ambition de questionner l'être humain dans sa relation avec la nature. Toro est une partie de moi. Mais c'est aussi vous.

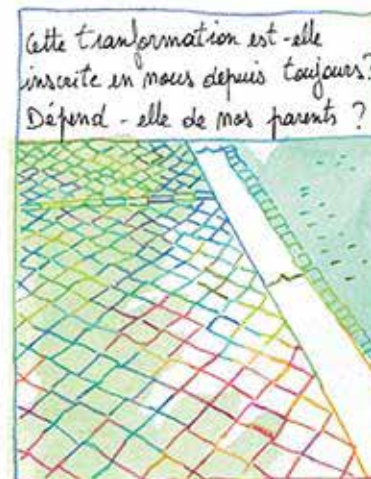
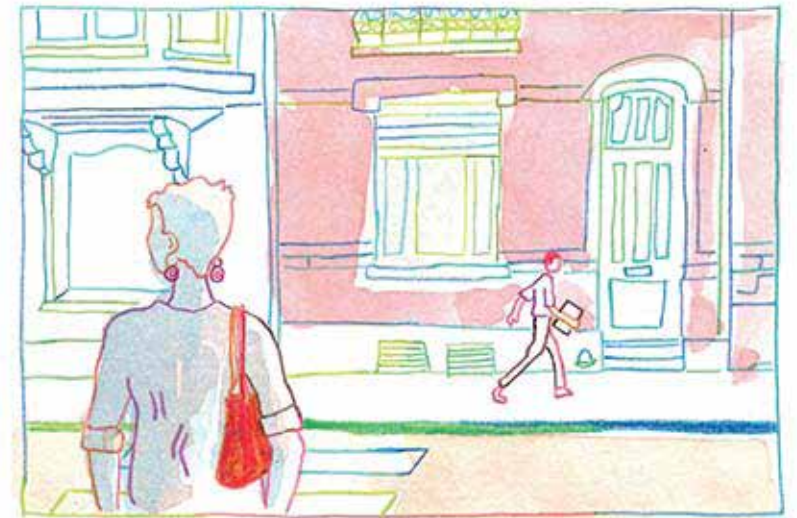
Sandrine Crabeels : En animal

www.crabgraphic.com









Fin

Léonie Bischoff, miroir des élans d'Anaïs Nin

Un crayon qui change constamment de couleur, créant d'incroyables dégradés.

Le superbe roman graphique *Anaïs Nin, sur la mer des mensonges* porte le regard de l'autrice Léonie Bischoff, femme libre contemporaine, sur Anaïs Nin, femme libre d'hier.

Frappant dès la couverture de l'album *Anaïs Nin, sur la mer des mensonges* (Casterman, 2020), le trait du crayon à papier. Un crayon qui change constamment de couleur, créant d'incroyables dégradés. Un trait qui virevolte sur la page, l'effleure ou la comble en arabesques vibrantes. Une sensualité qui célèbre l'inspiration et la création. Pour ce magnifique album, récompensé au Festival d'Angoulême 2021 par le Prix du Public¹, Léonie Bischoff a choisi de n'utiliser que le crayon magique, à mine multicolore. 190 pages l'accueillent et lui rendent justice. Gloire même car il excelle à représenter la naissance artistique d'Anaïs Nin (1903-1977) à Paris dans les années 1920, dans une société d'hommes où elle veut trouver sa place.

L'artiste née en Suisse en 1981 et installée à Bruxelles – un rien d'accent en atteste – nous la présente non en une biographie classique mais dans une chronologie venue de sa per-

ception de l'écrivaine américaine, après la lecture de ses journaux intimes et de ses correspondances. Si Léonie Bischoff a mis huit ans à mener son projet à bien, elle se dit passionnée depuis bien plus longtemps par Anaïs Nin, sa volonté d'écrire, d'être elle-même, par son féminisme d'avant-garde. Une personnalité fascinante, sulfureuse parfois, tourmentée et volontaire que l'on suit dans ces pages de toute beauté. Quelle formidable liberté dans ces images où danse le crayon magique ! Une dextérité comme insouciance qui témoigne de la jubilation née lors de la création, un plaisir qui déteint sur le lecteur. Une esthétique en parfaite harmonie avec le sujet.

Pour composer son récit, Léonie Bischoff s'est basée sur les écrits d'Anaïs Nin, ses journaux intimes principalement, dans leurs versions successives – la diariste a beaucoup menti –, ses correspondances, ses romans. L'album commence quand la jeune Américaine sent qu'elle peut écrire. Qu'elle veut écrire, à sa manière. Comme une femme, et non comme un homme comme on le lui conseille régulièrement. Son quotidien, ses émotions, ses doutes, ses colères et ses satisfactions, elle les confie à son journal qui est à la fois son confident, son ami et son espace d'expérimentation et de liberté. Car ses revendications se heurtent à bien des oppositions. Anaïs Nin bénéficiera toutefois de soutiens. Celui, inconditionnel, de son mari Hugo, celui, plus intéressé, d'Henry Miller. Elle se lancera dans mille expériences, dont celles de la psychanalyse et de la séduction. Personnalité complexe et attachante, la diariste apparaît ici autant dans sa créativité que dans sa réalité d'humaine.

¹ Le livre a aussi été un des cinq finalistes du grand prix de la critique 2021 et un des douze finalistes du prix Artemisia de la bande dessinée féminine 2021.



Une quête de liberté

Comment s'est fait le choix du crayon magique, à mine multicolore ?

« J'avais commencé ce projet de façon classique, en colorisant mes planches. Quand j'en ai eu sept ou huit, je les ai comparées avec mes planches en noir. Ces dernières étaient bien meilleures. J'ai eu la révélation. J'avais le droit d'utiliser seulement un crayon magique ! Mon travail respire tellement mieux comme ça. On a une impression de liberté. Je me suis laissée porter par le plaisir, quasi hypnotique, de dessiner avec ce crayon magique. »

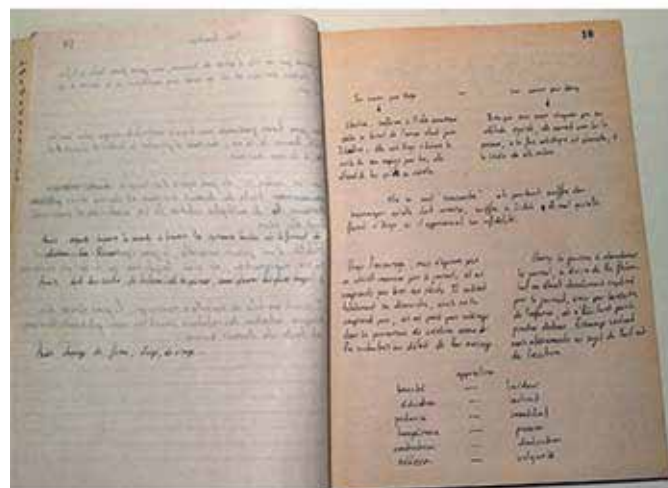
L'album ne porte pas sur toute la vie d'Anaïs Nin, pourquoi ?

« J'ai choisi de me limiter à une période charnière de la vie d'Anaïs Nin. Je ne voulais pas faire une bio complète, qui aurait été trop réduite à cause du format BD et, du coup, sans émotion. Je me suis demandé quel moment de sa vie me touchait le plus. Et j'ai choisi cette période de transformation, quand elle rencontre Henry Miller, que son envie de vivre vraiment est plus forte, qu'elle refuse ses frustrations, qu'il y a une conjonction d'étoiles pour qu'elle puisse naître. Je n'ai pas toujours suivi la chronologie exacte, par exemple pour les retrouvailles avec son père. Mon guide a été l'émotion. »



Une personnalité fascinante, sulfureuse parfois, tourmentée et volontaire que l'on suit dans ces pages de toute beauté.

Son journal qui est à la fois son confident, son ami et son espace d'expérimentation et de liberté.



Pourquoi Anaïs Nin, au fond ?

« Après avoir illustré trois romans de Camilla Läckberg qui avaient été retravaillés par un scénariste, j'ai eu envie d'écrire des histoires pour les dessiner moi-même. Anaïs Nin m'avait très fort touchée quand j'ai découvert ses journaux lors de mes études à Saint-Luc à Bruxelles en 2002. Ses mots, ses frustrations pour devenir autrice, son envie de créer sans avoir encore trouvé sa voie personnelle, je me reconnaisais terriblement en elle. J'ai été frappée par sa quête de liberté, par son courage à repousser les limites imposées par la société. Il y a huit ans, je sentais qu'elle me captivait, m'intriguait, m'obsédait. Je pensais beaucoup à elle visuellement. Sa voix prenait place dans ma tête. Il y avait là un projet qui me faisait vibrer très fort mais je n'en trouvais pas la forme. Il y a quatre ou cinq ans, j'ai relu Anaïs Nin en prenant des notes, beaucoup trop de notes. J'avais comme une thèse, bien trop sérieuse. J'ai posté le story-board sur Instagram. J'avais besoin de trucs visuels. J'ai d'abord construit une histoire, mais c'était laborieux. J'ai alors lâché prise, accepté de ne pas tout placer, et je suis partie sur sa créativité, sur elle et sur elle, amoureuse. »

Comment la vois-tu ?

« On l'a taxée d'égoïste. Était-ce de l'égoïsme ou une méthode de survie ? Il lui faut vivre, elle a besoin de ses mensonges. Son contexte familial était difficile : une mère quittée par un mari musicien volage et qui, pour élever ses trois enfants, a dû abandonner son métier de cantatrice. Anaïs Nin est en avance sur son temps. Elle exige des choses de sa vie. Son mari Hugo est aussi en avance sur son temps. Il a compris de quoi elle a besoin. Il a fait le choix conscient de lui donner cette liberté, notamment amoureuse. Le polyamour n'existe pas à leur époque dans la société dont ils font partie. Entre Anaïs et Hugo, il y a de l'amour et du respect. Leur foyer est symbo-



liquement stable. Ce qui n'a pas toujours été compris par les biographes d'Anaïs Nin. Ils sont pleins de jugements très judéo-chrétiens, infantilissants, la traitent même de malade mentale à cause de sa sexualité. »

Une sexualité assez libre.

« Je pense que ses blessures traumatiques d'enfance sont liées à son père qui l'a abandonnée. Tout n'est pas pathologique. Il y a une quête de connexion par l'acte sexuel même. Elle a des relations sexuelles avec son père, avec deux de ses thérapeutes, disciples de Freud. Ce sont clairement des fautes professionnelles. Elle les teste, elle joue, mais c'est un jeu dont les hommes profitent. Sa relation à son père a été le passage le plus difficile à découper pour moi. Elle en fait l'éloge érotique en termes très explicites dans son journal. Comme s'il y avait un dédoublement chez elle, le consentement et l'horreur (elle fait semblant de jouir). »

L'arrivée de Henry Miller a été plus facile à traiter, non ?

« Oui, lui, c'est le plaisir, la découverte de l'autre, l'érotisme, la sensualité sans arrière-pensée, la joie. Une union intime où elle est totalement centrée, rassemblée. Même si elle a peu de plaisir physique avec lui. Elle découvre une aisance dans son corps, lui connaît bien le corps des femmes. La sexualité chez eux est belle en elle-même. Pour cela, le crayon à mine multicolore est un outil parfait. »

Comment as-tu travaillé ?

« Je fais d'abord un séquencier, je montre un storyboard mal dessiné à mon éditrice, Nathalie Van Campenhoudt. Nous échangeons puis je me lance. Le confinement du printemps 2020 m'a aidée à terminer l'album dans les délais [il est sorti fin août 2020]. J'adore le plaisir et la sensation du crayon sur le papier. Mes originaux sont en A3. Je passe une heure par planche pour les scanner et les nettoyer. J'aime le faire pour décider de ce que j'efface et de ce que je garde. Je crayonne avec un crayon bleu et je fais l'encrage au crayon magique. »

Dessinais-tu petite et pourquoi as-tu continué ?

« J'ai grandi en Suisse, à Genève. Je viens d'une famille où on dessinait pas mal. Mon arrière-grand-père était restaurateur de tableaux, et mon arrière-grand-mère, peintre sur émail. Elle faisait entre autres des fonds d'horloge et de montre, des batailles navales ou napoléoniennes sur 5 cm² ! Mes parents dessinaient pour le plaisir. On a toujours eu des livres d'art et du matériel à disposition, ma sœur et moi. J'ai toujours eu beaucoup de plaisir à dessiner, à apprendre de nouvelles techniques, à bricoler. Je crois que je n'ai jamais arrêté de dessiner. Déjà pendant mes humanités, j'ai choisi l'option artistique. Plus j'apprenais, plus je sentais que ça m'intéressait. Mais je n'avais pas encore l'idée de faire de la BD. »

Au bout d'un an, je me suis dit que la BD pouvait vraiment être mon truc.



Il y avait le projet qui me faisait vivre une fois
dans je suis devenue par la suite.

**Comment avez-vous
trouvé ?**

Il y avait le projet qui me faisait vivre une fois
dans je suis devenue par la suite.

**Comment avez-vous
trouvé ?**

Il y avait le projet qui me faisait vivre une fois
dans je suis devenue par la suite.

Il y avait le projet qui me faisait vivre une fois
dans je suis devenue par la suite.

**Comment avez-vous
trouvé ?**

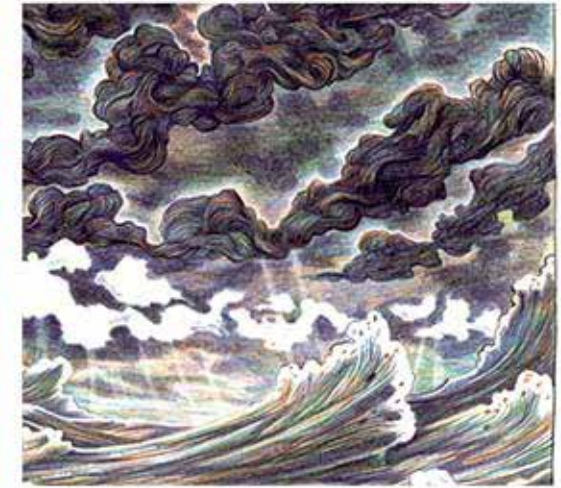
Il y avait le projet qui me faisait vivre une fois
dans je suis devenue par la suite.

**Comment avez-vous
trouvé ?**

Il y avait le projet qui me faisait vivre une fois
dans je suis devenue par la suite.



Ça a quand même pris cinq ans
entre la sortie de l'école et la
première publication.



Pas d'Ausweis pour Auschwitz,

de Marc Hardy et Yann

Ces livres qui nous manquent...

Un nouveau livre prend place sur le rayon vide de notre bibliothèque, celui des bandes dessinées imaginaires, peuplé de projets malheureusement jamais réalisés... Rendez-vous ici avec l'humour déjanté de *La Patrouille des Libellules*.

Aujourd'hui scénariste prolifique dans des registres réalistes, Yannick Lepennetier – dit Yann – se fait connaître à ses débuts pour son extrême impertinence. Au début des années 1980, il démarre au sein du duo « Yann et Conrad » et bouscule le classicisme du journal *Spirou*, en y publiant la série *Les Innommables*. Les deux compères animent également les marges du journal, dans lesquelles ils raillent sans aucune retenue les auteurs Dupuis, dont les planches se trouvent directement sous leurs dessins ! Depuis 2013, une intégrale de ce travail existe chez Dargaud, dans le volume *Dans l'enfer des hauts de pages*. Si jamais vous pensez que l'on rit beaucoup de nos jours, ruez-vous dessus car il est possible de faire mieux : fous rires au programme, accompagnés parfois d'une véritable sidération en imaginant le contexte de publication d'origine.



Dans *La Patrouille des Libellules*, les événements de la Seconde Guerre mondiale sont passés à la moulinette déjantée de Yann et Hardy. Tous les protagonistes en prennent pour leur grade : Soviétiques, Français, nazis, juifs... © Hardy-Yann

Parmi différents travaux de la même époque, le ton déjanté et provocateur de Yann est à son summum dans la série *La Patrouille des Libellules*, dessinée par Marc Hardy pour l'éditeur Glénat. Dans *Le chien des Cisterciens*, au départ d'un camp scout dans la campagne française, six filles découvrent le romantisme ou la crudité des premiers émois sexuels, dans le plus pur style jouissif de Yann. En cours d'album, on découvre progressivement le contexte historique dans lequel se situent les tribulations des adolescentes : juste avant la Seconde Guerre mondiale.



Génisse, Rainette, Punaise et Haridelle sur les jambes du célèbre général, planqué à Londres durant l'oppression des Français par les nazis. Durant cette scène émouvante, Lynx a préféré rester debout, alors que Tortue est à Auschwitz. © Hardy-Yann

Dans la suite de la série, avec *Défaite éclair* et *Requiem pour un Pimpf*, elles traversent les événements marquants du conflit, dans lesquels absolument rien ni personne n'est épargné par l'humour féroce du duo Yann et Hardy.

Extrêmement denses, les trois volumes animent des caricatures explosives de tous les protagonistes historiques : le général de Gaulle et la France, Churchill et l'Angleterre, Staline et les Russes – Blancs et Bolchéviques –, et bien sûr les nazis et les juifs. Le rythme est soutenu et haletant, on tourne chaque page avec l'avidité de découvrir dans quelle situation jubilatoire vont être placés les personnages. Le dessinateur Marc Hardy est incontestablement dans son élément, et son style « agité » particulièrement adapté aux tribulations de cette patrouille. Hélas, après le troisième volume, les lecteurs ont dû calmer leurs envies de tourner de nouvelles pages...

Domage, car selon Marc Hardy : « Le tome 4 *Pas d'Ausweis pour Auschwitz*, jamais paru, se serait déroulé en partie en France, en partie dans un camp de concentration et se serait probablement achevé par l'invasion de la Russie. L'histoire devait s'articuler autour d'une belle histoire d'amour entre une jeune scoute juive et un gardien SS. Romantique et humaniste. » Cet album devait en outre connaître des suites au sein d'un programme alléchant, tel que décrit par Yann à la fin 1988 : « Notre intention

est en effet d'aller jusqu'à la fin de la guerre, mais d'en modifier l'issue. Nous ferons triompher Hitler grâce à des armes secrètes qui lui permettront de vaincre les Russes comme les Américains. Hitler lui-même mourra rapidement (de joie, peut-être) et nous ferons de la politique-fiction en confiant le destin du Reich à Von Braun et Rudolph Hess, qui entreprendront derechef la colonisation de l'espace. » Mazette !

Rebondissement totalement inespéré : lors d'une conversation tenue fin 2019, Marc Hardy nous explique être en contact avec différents éditeurs prêts à reprendre la série. « Nous prenons le temps d'étudier la possibilité et d'explorer les pistes pour choisir le plus adéquat, afin d'avoir le plus de liberté de ton possible. » Ce quatrième volume, aujourd'hui manquant, va-t-il un jour recevoir son *Ausweis* – « laissez-passer » en allemand – pour venir habiter en pages et en impertinence le rayon de notre bibliothèque ? Avec une jubilation certaine, nous l'attendons...



La dernière case de *Requiem pour un Pimpf*, annonçant notre livre manquant... Hélas, l'éventualité du « four » possible est encore trop optimiste, l'album ne paraîtra jamais. En raison de ventes jugées insuffisantes, l'éditeur n'y croit plus. Malgré un contrat de cinq albums, les auteurs ont à l'époque préféré arrêter plutôt que de dénaturer les suites prévues.

Sources

L'irrévérence selon Marc Hardy, Collectif, K & K's éditions, 2012.

Dossier Yann, Groensteen T. et Menu J.-C., *Les Cahiers de la BD* n° 83, décembre 1988.

La broderie de Kaoru Mori



Elles semblent innombrables les jeunes mariées de Kaoru Mori ! Pas toujours mariées d'abord, souvent à peine fiancées. Timides, discrètes, délicates... et en fait, non. Dans ce monde apparemment dirigé par les hommes, ce sont en réalité elles qui tirent les fils de la vie. Main de fer dans gant de velours. Sans en avoir l'air, elles les dirigent leurs bonhommes ! Elles les aiment aussi. Et mènent leur chemin, malgré les embûches que cette société hyperpatriarcale pose régulièrement devant elles. Retour sur une série à succès apparue en France il y a exactement dix ans.

Il est étonnant qu'une jeune japonaise se soit penchée sur la vie de ces femmes isolées entre le Kirghizstan et l'Ouzbékistan de la seconde moitié du XIX^e siècle. Au lycée, Kaoru Mori dévorait les ouvrages sur la route de la Soie : « J'adorais les chevaux, les Mongols, les costumes traditionnels. » Elle est émerveillée par le faste des bijoux et des tapis, la méticulosité des broderies et la signification de leurs motifs, transmis de génération en génération. Depuis chez elle, Kaoru se documente, se passionne sur le sujet... et se lance, brochant sur ce canevas. Le dessin est précis, détaillé et élégant. Les couvertures sont autant de vivants portraits. Une galerie de jeunes, voire de très jeunes femmes, dont le grand souci dans la vie est de se trouver un mari. C'est aussi la préoccupation majeure de leurs mères, grand-mères, tantes... Le sujet principal des discussions de leurs amies, leurs cousines... Et les hommes, dans tout ça ? Ils décident. Ou du

moins c'est ce qu'ils croient. Il s'agit de tisser des liens avec d'autres clans, de sauver l'honneur d'une veuve. Mais au final, ils se rendent souvent à l'avis des femmes. Elles sont dans leur coin, là, près de l'âtre, à broder. Elles bavardent. Imaginent leur futur. Préparent leur trousseau. Un mariage, à cet endroit et à cette époque, c'est toute une histoire !

Canevas

Tout commence avec Amir. Jeune fille de 20 ans, elle épouse Karluk, 12 ans. Une histoire d'alliance entre clans, comme c'est alors l'usage. Elle quitte les siens pour fonder un foyer dans une famille et une ville inconnues. Autres lieux, autres mœurs. Elle amène dans son trousseau des vêtements inhabituels, son cheval et son arc. Car Amir est une redoutable cavalière qui manie cette arme avec dextérité pour la chasse ! Ravie d'être mariée à un



© Bride Stories, tome 1, Kaoru Mori, Éditions Ki-Oon, 2009.

jeune garçon gentil et intelligent, elle se considère chanceuse. Karluk aurait pu être un barbon de 60 ans ! Amir est vive, belle, douée : elle s'attire beaucoup de sympathie chez les adultes comme chez les enfants. Le couple qu'elle forme avec Karluk peut étonner, mais c'est alors chose courante dans cette société. La jeune femme et l'enfant apprennent à se connaître, la confiance naît, et Amir est ainsi la première jeune mariée de Kaoru Mori.

tants détours pour éviter les conflits. Mais les voyages forment la jeunesse dit-on, et l'Anglais passe de foyer en foyer, liant des amitiés, et plus encore. Smith est flanqué d'Ali, un jeune guide un peu bougon qui n'a pas sa langue dans sa poche, mais qui s'y connaît pour choisir un chameau et pour éviter bien des déboires à son client un peu maladroit !

Route de la Soie

C'est ainsi, grâce à un Européen en goguette dans la toundra, en voyage vers la lointaine Ankara, que le lecteur rencontre Talas, une jeune femme triste vivant avec sa belle-mère : il faut dire qu'elle a épousé successivement ses cinq fils, tous décédés les uns après les autres de maladie ! Puis les délurées jumelles Leyli et Layla, pour lesquelles le travail des parents est double, et dont le somptueux mariage – avec des jumeaux ! – impressionne le voyageur. Les demoiselles sont heureuses de leurs noces, mais souffrent du poids des traditions. Toutes ces jeunes filles, une fois mariées, tirent un trait définitif sur leur enfance. Déjà les responsabilités de maîtresse de maison leur tombent sur le dos. Ce qui ne va pas sans mal, car les plus jeunes ont encore envie de s'amuser en toute insouciance.

Broderie anglaise

Pour autant, ce manga n'est pas une série d'intrigues amoureuses, loin de là. C'est l'occasion de découvrir les us et coutumes d'une région méconnue et d'un territoire dont l'importance géopolitique était cruciale à l'époque, étant disputé par les colonisateurs britanniques et russes. Le jeune Smith en fera les frais lors de son périple, obligé alors de faire d'importants



© Bride Stories, tome 11, Kaoru Mori, Éditions Ki-Oon, 2010.

Sur les routes de Perse, Smith ne peut rencontrer Anis, l'épouse de son riche hôte, qui vit cloîtrée derrière des moucharabiehs. Dans ces contrées, les femmes sortent peu, et intégralement voilées. Elles ne se montrent qu'aux hommes de leur famille. Cette épouse ne brode pas. Normal, elle n'en a pas besoin. Elle a tout ce qu'il lui faut. Mais la solitude l'étroint. Sa servante l'emmène alors au hammam des femmes, où elle rencontre la douce Shirin, aux seins généreux. Anis, qui est plate comme un point de croix, tombe sous son charme. Elles deviennent sœurs conjointes, liées par un serment, et lorsque Shirin devient veuve, Anis demande à son mari de la prendre comme seconde épouse ! La polygamie, pourtant pratiquée alors, est un sujet encore peu abordé dans la série. La relation entre ces deux femmes est plus qu'équivoque. Anis, qui sait lire et écrire, chose rare alors pour les femmes, enseignera des rudiments d'écriture à ses nouvelles amies rencontrées aux bains.

Parmi toutes ces femmes, il y a la jeune Pariya. Qui n'est pas particulièrement jolie. Qui est un désastre en broderie. C'est trop long, trop minutieux. Un trousseau entier ? Elle n'est pas près de se marier ! La petite Tileke est bien plus douée qu'elle. Et puis elle est grognon, les sourcils toujours froncés. Elle admire Amir, idéal féminin inaccessible. Une fille qui ne sait pas broder aura du mal à trouver un mari, c'est bien connu. Mais Pariya, elle, son truc, c'est la boulange. Ça, le pain, elle sait faire. Et c'est aussi par l'estomac que l'amour trouve son chemin.

Une fois à Ankara, Smith n'a plus qu'une idée en tête : revoir toutes ces familles qu'il a rencontrées, et les prendre en photo. Que toutes ses recherches laissent une trace ! La guerre gronde au loin, et il n'est pas sûr de pouvoir revenir plus tard. Il laisse ainsi le bateau pour l'Angleterre partir, et malgré les risques, reprend la route en sens inverse.

Il semble que Kaoru Mori n'avait pas envie de boucler ce périple en dix tomes ! D'autant qu'après sept tomes, l'auteur réalise enfin son rêve : elle voyage en Asie centrale et mitraille de photos l'Ouzbékistan, le Kazakhstan et le Kirghizstan, et rapporte au Japon, dans des

valises bon marché achetées sur place, des dizaines de livres pour sa documentation. Il faut dire qu'il existe peu d'écrits sur l'Asie centrale, car la culture de ces peuples s'est transmise pendant longtemps par voie orale. Plus tard, Kaoru Mori se rend au Tadjikistan, « prend conscience des vastes distances parcourues par ces peuples », et en profite pour s'offrir de très beaux tissus !

Motifs à broder

Les hommes n'ont pas voix au chapitre dans ce manga, ou très peu. Ils apparaissent lors d'épisodes guerriers, lors de batailles entre les clans ou entre les Britanniques et les Russes qui utilisent ces rivalités à leur profit. Les futurs mariés sont encore des jeunes gens qui ne se préoccupent pas trop du mariage : c'est une formalité gérée par les parents ! Et l'amour dans tout ça ? Il y en a, et plus encore qu'il n'y paraît. Mais il ne se clame pas sous un balcon et ne se montre pas en public. Kaoru Mori distille cet amour point par point, chapitre par chapitre, non sans humour. Et la jeunesse des prétendants donne lieu parfois à de petites catastrophes et de grandes maladresses.

Kaoru Mori aime les animaux et ça se voit : sa broderie abonde de motifs animaliers et paysagers. La nature sauvage n'est pas en reste dans la série ! Au contraire, les steppes et la montagne sont quasi omniprésentes, et le vent glacial semble souffler sans arrêt dans certains volumes. La chasse pour laquelle Amir est si douée est l'occasion de belles scènes de gibiers. Mais les nomades vivent aussi entourés de bétail et de chevaux, et l'auteure se fait plaisir à dessiner des faucons, lièvres, moutons, mouflons, renards, loups, biches, canards, aigles, cigognes, gazelles, tigres, chameaux... Un vrai bestiaire !

Métier à tisser

Comme beaucoup de mangakas, Kaoru Mori dessine à la fin de chaque tome un « Manga Postface » de trois à six pages dans lequel elle se caricature en train de dessiner le manga. L'occasion pour le lecteur de découvrir au quotidien la vie et le travail d'une mangaka. Par rapport à ses collègues, elle se fait peu ai-

der : seulement deux assistants expérimentés venus du magazine bimestriel *Fellows* ! dans lequel les premiers volumes de *Bride Stories* sont prépubliés par chapitre. Elle estime mettre quatre heures par page, et deux mois justement pour un chapitre. C'est une broderie extrêmement détaillée qu'elle livre avec une régularité d'horloge (un tome par an pour l'édition française). Le *storyboard* lui prend beaucoup de temps de son propre aveu, et elle tient à réaliser elle-même tout l'encrage. Il en résulte une technicité pleine de finesse. Son rythme de travail est pourtant effréné ! Et elle ne sait pas encore quand prendra fin sa saga. Pour remédier à son manque d'exercice et s'évader de son métier à tisser, elle fait du vélo d'appartement : « Je me sens comme un hamster dans sa roue. » Cette parenthèse lui permet également de remercier ses lecteurs et de nouer des liens avec eux.

Tissage double

Ces *postfaces* sont un véritable plus dans la série. L'auteure donne une foultitude d'explications sur les sujets abordés dans le volume. On s'aperçoit aussi du mal qu'elle se donne à être la plus réaliste possible dans les détails des vêtements, des équipements, des habitations, etc. Un véritable casse-tête souvent ! Elle aborde des sujets variés comme le fonctionnement et la fonction sociale du four à pain, la longue chevelure des femmes soigneusement entretenue mais à l'abri des regards, l'espèce de chameaux qui vit dans ces régions (le chameau de Bactriane), l'importance du cheval, véritable reflet du niveau social de son propriétaire, l'origine et l'utilisation des bols à thé, le fonctionnement de la dot de la jeune mariée qui a elle-même un portefeuille auquel son mari ne peut toucher, les plats servis lors des mariages, les différents dialectes parlés en Asie centrale qui sont des variations des langues turques et iraniennes, les variétés de pains (aux oignons, à la citrouille), les bonnes manières quand on mange du pain (ne pas poser le pain à même le sol, prévoir un carré de tissu, ramasser les miettes tombées et les manger, rompre le pain à la main, sans couteau), la fabrication du fard à sourcils (avec le jus d'une plante), le jeu du backgammon « qui se joue depuis la nuit des temps en



© Bride Stories, tome II, Kaoru Mori, Éditions Ki-Oon, 2010.



Asie centrale », les conditions de vie difficiles dans la steppe, les moyens de subsistance des nomades (l'élevage, la chasse, le commerce et le pillage), le bois utilisé pour la construction des essieux des chariots et des yourtes, pourquoi on dort nu dans les yourtes, la conception des manteaux, l'évolution et l'utilisation de la photo sur plaque de verre au XIX^e siècle, la consultation des voyantes qui était pratique courante, les derviches, les berbères, les bijoux des touaregs, l'archerie montée... La première cause de divorce au Kirghizstan ? Les conflits avec la belle-mère ! La coutume des sœurs conjointes ? Cela existait vraiment ! Il s'agissait d'un second mariage entre femmes, pratiqué du XVII^e au XIX^e siècle, avec une cérémonie devant une large assemblée et un voyage de noces. Bref, on sort davantage instruit à chaque volume.

La broderie de Kaoru Mori, au-delà d'une histoire, raconte l'Histoire. C'est une fresque épique, romantique, ultra documentée, pleines d'arabesques mais sans fioritures, passant par toutes les couleurs des émotions, et dans laquelle les héroïnes ne font certainement pas tapisserie.



© Bride Stories, tome I, Kaoru Mori, Éditions Ki-Oon, 2010.

Bibliographie

Bride Stories, 13 tomes, Kaoru Mori, Éditions Ki-Oon, 2011-2021.

Marine Bernard : Poursuite

<https://athenam7.wixsite.com/marine-bernard> | Facebook : m80illustration



Mon père !
C'est terrible



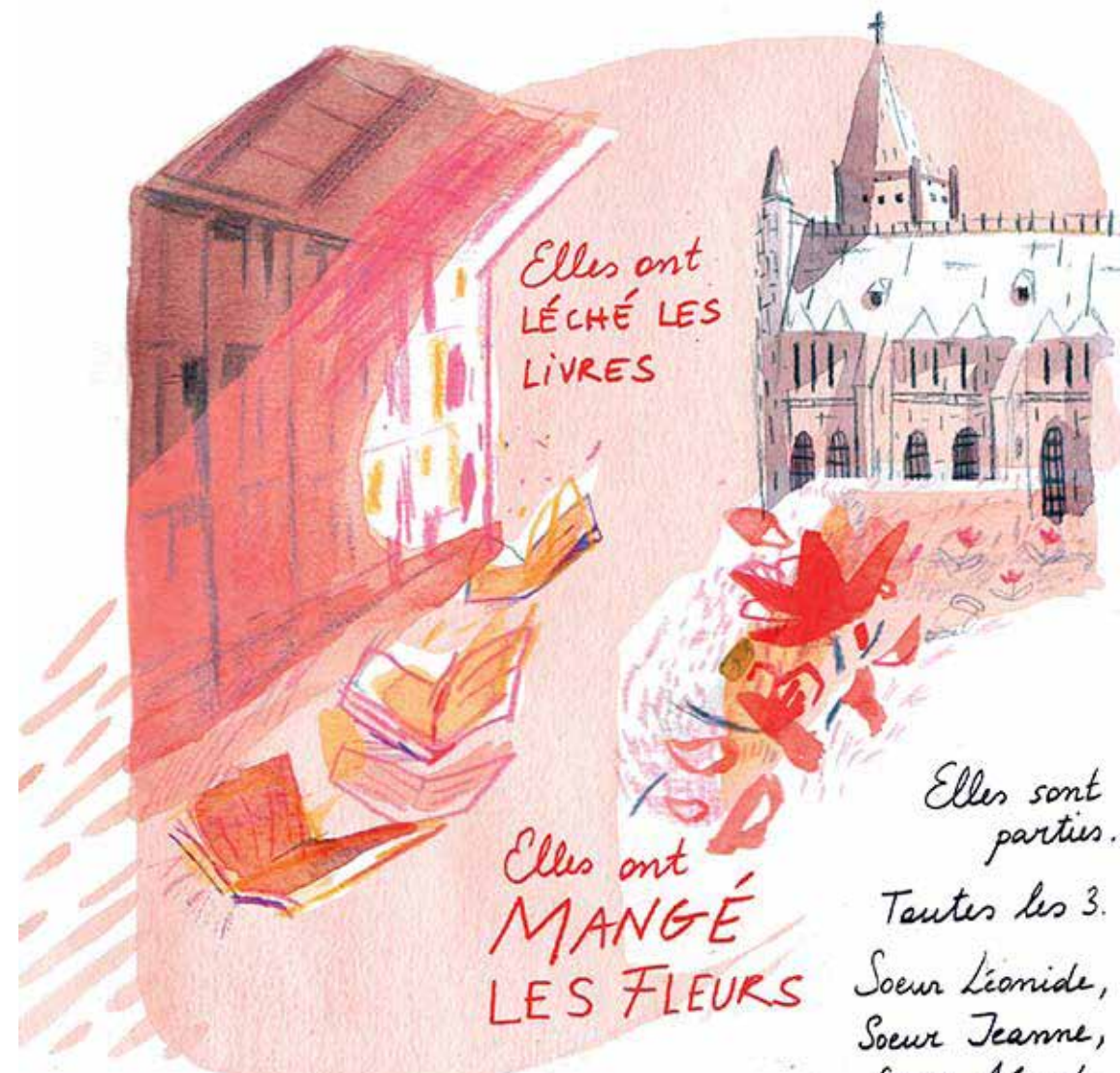
On ne sait pas
quand cela a
commencé

Leurs voix
incohérentes
montaient



Elles
m'ont
embrassé
les mains

Carre
ma joue



Elles ont
LÉCHÉ LES
LIVRES

Elles ont
MANGÉ
LES FLEURS

Elles sont
parties.

Toutes les 3.
Soeur Léonide,
Soeur Jeanne,
Soeur Maud.



Ne vous
inquiétez pas
mes soeurs

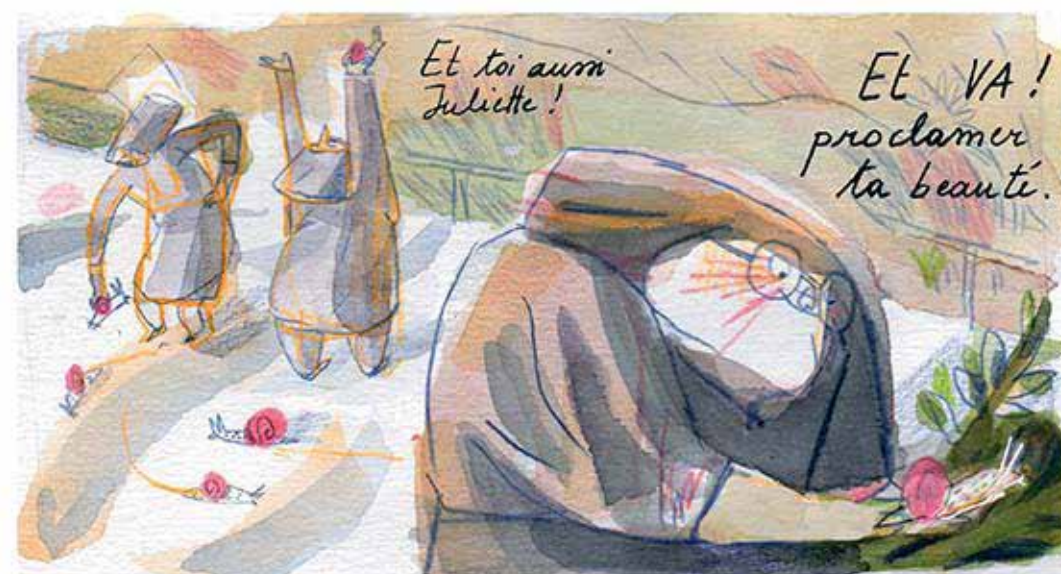


Je les
ramènerai

À leur âge, elles ne pouvaient pas être bien loin



Le temps de les retrouver et les rassurer, nous serons sans doute de retour avant la prière du soir.













Juanjo Guarnido : un voyage américain

Guarnido/Díaz Canales

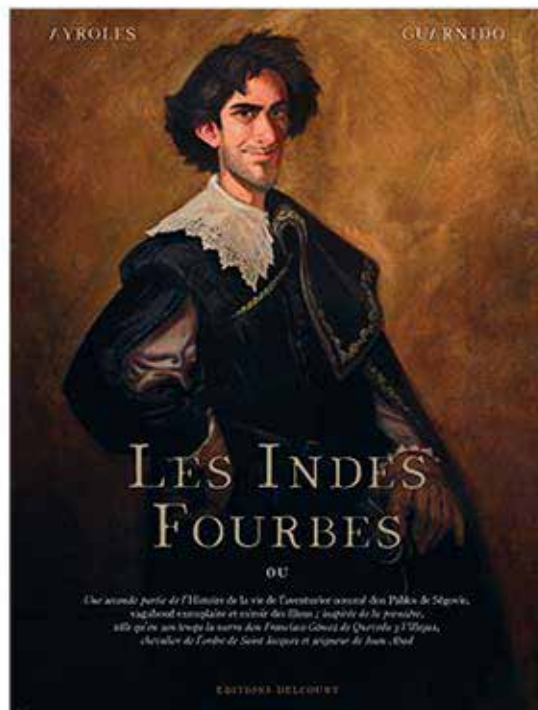
« Je commence à être fatigué de tout ce malheur autour de moi! »

Que peut-on écrire que vous n'avez pas déjà vu lors de la magnifique expo que le CBBB a consacrée récemment à Juan José Guarnido? Vous savez déjà que le dessinateur andalou, plus connu sous le nom de Juanjo Guarnido, est le co-auteur avec Juan Díaz Canales de la mythique série *Blacksad* et qu'il travaille à présent sur les deux prochains tomes où l'on retrouvera le célèbre détective privé, John Blacksad, toujours au pays de l'oncle Sam.

Guarnido/Ayroles

« Je vous épargnerai le récit de mes premières années et de la vie que je menai en Castille². »

Plus récemment, vous le savez sûrement aussi, il s'est acoquiné ni plus ni moins avec le non moins célèbre scénariste Alain Ayroles avec qui il a co-signé un véritable chef-d'œuvre salué par la critique et par les lecteurs, y compris ceux, nombreux, qui ne sont pas fans de BD. En effet, *Les Indes fourbes* (ou *El Buscón*



en las Indias, dans sa traduction espagnole) s'inspire du roman picaresque (un classique qu'on étudie au lycée en Espagne), *El Buscón*, la vie de l'aventurier Don Pablos de Ségovie, de Francisco de Quevedo. Il a été traduit autrefois en français par Restif de la Bretonne, auteur prolifique dont la biographie par moments le

¹ *Blacksad*, tome 5: *Amarillo*, Guarnido et Díaz Canales, Dargaud, 2012.



rapproche fort de la figure du picaire du siècle d'or espagnol. Quevedo avait prévu une suite qu'il n'a pas écrite, Alain Ayroles et Guarnido l'ont faite! C'est donc dans l'autre sens qu'il a fallu traduire cette fois-ci. Le traducteur des *Indes fourbes* n'est autre que Guarnido soi-même. Il paraît que lui et Alain Ayroles ont mis plus de dix ans à figurer cet ouvrage. Rien ne nous étonne moins. En effet, l'écriture et la traduction (qui est une sorte de réécriture!) à elles seules ont dû prendre un temps faramineux. Et quelle écriture, mes aïeux! Belle, élégante, majestueuse même, savante, riche, référentielle, érudite, bref, une écriture d'une rare finesse. À tous ceux qui peuvent lire dans les deux langues, on ne saurait que trop conseiller de lire les deux versions; l'originale déjà est un bijou en soi, mais la traduction espagnole vaut son pesant d'écus d'or. En français comme en espagnol, on trouve ce je ne sais quoi du baroque espagnol, de ce siècle d'or qui regroupe des auteurs tels que Quevedo, Cervantes, Góngora, Saint Jean de la Croix ou Lope de Vega, entre autres.

D'un Guarnido à l'autre

« À la fin de ce roman situé en Espagne, le picaire don Pablos de Ségovie embarque pour l'Amérique-les Indes, comme on disait alors³. »

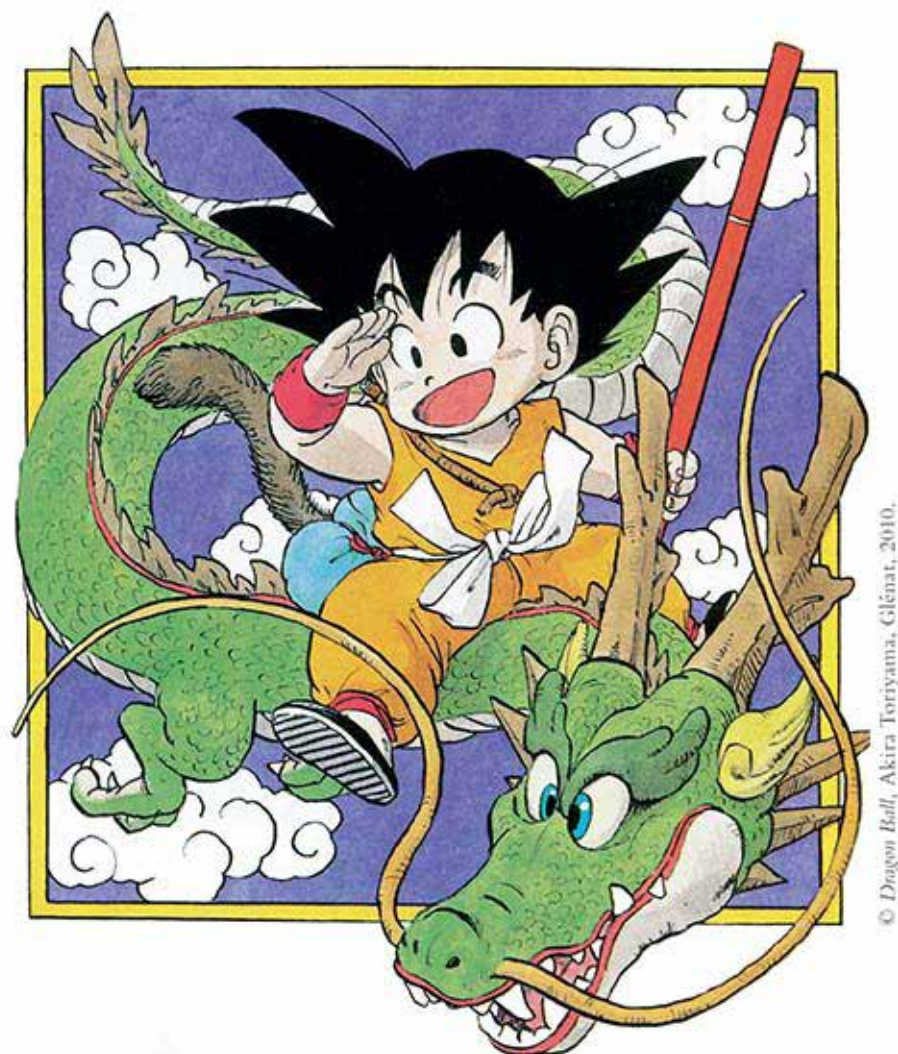
Qu'ont donc en commun *Blacksad* et *Les Indes Fourbes*? Si ce n'est le fait qu'ils se partagent le même continent, qu'on passe d'une Amérique à l'autre, le premier au nord, le second au sud, sans doute ne partagent-ils pas grand-chose. Ou alors beaucoup et rien car tout y est différent et pourtant il y a des échos qui ne trompent pas. Les deux nous font voyager vers un ailleurs lointain dans l'espace mais aussi dans le temps. Et ce, à travers une plume et un pinceau baroques au possible, qui se répondent l'un l'autre comme s'ils ne faisaient

³ Avant-propos, *Les Indes fourbes*, Guarnido et Ayroles, Delcourt, 2019.

qu'un. Voyage à travers des ambiances si caractéristiques que chacune de ces aventures érige, avec élégance et aisance, un voyage à travers des époques et des modèles de société qui ressemblent aux nôtres mais de loin. Cette mise à distance permet sans doute une critique acerbe mais pas que... À vous d'en juger!



© Blacksad, tome 5: *Amarillo*, Guarnido et Díaz Canales, Dargaud, 2012.



© Dragon Ball, Akira Toriyama, Glénat, 2010.

Manga béchamel

Née autour de 1980 (je n'en dirai pas plus) et flanquée de deux frères, rien d'étonnant à ce que j'ai biberonné aux seins japonisants (japonaisants disait notre mère) de Dorothée. L'animatrice, pas ma tante. Bien avant que Jacques Glénat ne rapporte du Japon Akira dans ses valises, d'autres ont eu le nez creux et un certain cran en diffusant aux yeux et au menton des petits Franco-Belges *Astro le petit robot*, *Goldorak* et

autres gundams, *Capitaine Flam*, *Albator*, *Candy*, *Lady Oscar*, *Gigi*, *Rémi sans famille*, *Dragon Ball*, *Sherlock Holmes*, *Cat's Eyes*, *Les Chevaliers du Zodiaque* et j'en passe ! Si si, vous autres les quadras, ça y est, vous avez déjà en tête plusieurs refrains connus... Ne niez pas, mais n'allez pas non plus les chanter à tue-tête. Les générations X, Y et Z ? Connais pas ! Nous, c'est la génération A2.

Ce gamin à queue de singe, perché sur son nuage magique à la recherche des sept boules de cristal (non, pas Tintin !), et managé par un vieux fou un brin pervers, carapaçonné en tortue... idées géniales ! Je n'avais rien contre ce cher vieux Capitaine Caverne, mais franchement tout ce défilé d'imagination, ce rythme, ces histoires complexes, cette culture totalement différente... Kamé Hamé Haaa ! Ça y est, on était presque au XXI^e siècle ! Sur une autre planète, dans ce Japon déjà très attiré par la France ! Ce fut la première initiation au manga de nombreux Européens.

Il faut dire qu'on était projeté sur une autre planète : la mâchoire en artifice, des yeux intersidéraux, des arrêts sur image langoureux remplis de bulles et de roses... (mais qu'est-ce qu'ils ont à Tokyo avec les bulles et les roses ? !). Aujourd'hui, les dessins animés paraissent bien lisses, sans fioritures. Ce n'est ni meilleur ni pire, non, c'est différent. On est passé à autre chose. Ils ont du mérite, car ils sont confrontés désormais à la concurrence d'Internet et de tous les jeux vidéo que Dorothée et C^o n'ont pas eu à subir. Les mangas, sur le papier, ont la cote, mais sur le petit écran, le choix est tel, actuellement, que Goldorak ne tirerait peut-être pas son fulguro-poing du Net.

Quand Miyazaki est arrivé sur le grand écran, en 2001, une autre page s'est tournée. Sur un format cinéma, le manga s'est mis à aborder des problématiques plus adultes, avec une esthétique et une musique à faire pâlir Walt Disney. L'*anime* de Tezuka, soudain, était loin, bien que l'auteur du *Voyage de Chihiro* était imprégné de son dessin. Les œuvres de Miyazaki sont des opéras. Rien de plus, rien de moins.

Depuis, je lis certains mangas. Cela a commencé timidement avec le contemplatif Taniguchi. Puis est venue la découverte émerveillée d'Urasawa (*Pluto*), digne héritier de Tezuka. Quelques pépites précieuses sont venues bousculer une bibliothèque très franco-belge : *Chiisakobé*, *Vie de Mizuki*, *Thermae Romae*, *La cantine de minuit*, *Bride Stories*, *L'île errante*... Si chaque manga que j'ai lu était un grain de riz, je serais quand même loin du compte pour en faire un bol. Et il me semble

« J'ai besoin de quelque chose de très européen je crois, une espèce de lenteur un peu proustienne... »

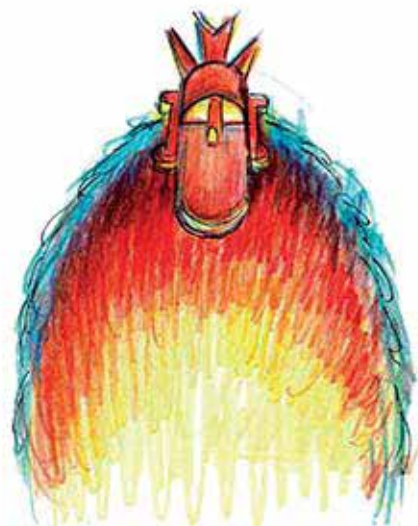
que tous ces titres n'ont finalement que peu à voir avec ce que les Japonais lisent chez eux.

C'est un constat : je n'arrive pas à lire les « vrais » mangas, comme je n'ai jamais réussi à entrer dans un *comic*. Les séries longues comme une nouille soba, telles *Naruto* ou *One Piece*, malgré leurs évidentes qualités, n'ont jamais éveillé mon intérêt, il y a vingt ans comme maintenant. C'est un autre monde. J'ai besoin de quelque chose de très européen je crois, une espèce de lenteur un peu proustienne, un poids dans les mains, une ligne d'arrivée pas trop éloignée de la ligne de départ. Le manga à la sauce béchamel quoi. Une tortue de fable mâtinée de lièvre nippon. Et elle est géniale aussi cette tortue, elle fait rire, elle fait pleurer, elle émeut, mais sans en faire trop. À lire, le vrai manga japonais me fatigue. C'est un effort d'adaptation dont je me passe volontiers. À moi les mangas découpés en chapitres, à la ligne claire et aux traits moins forcés. Je laisse l'hystérie collective à nos amis du soleil levant, aux vies paraît-il très (trop) cadrées, avides d'évasion sous forme de violences excessives, de soubrettes aux bonnets explosifs, de lycéennes en jupettes et d'animaux *kawaii*. Chacun son truc. Pour goûter au vrai Japon, je vais me contenter des sushis et de Miyazaki, et de ces auteurs dont les mangas se rangent plus dans la catégorie « roman graphique », puisqu'il faut leur donner un nom. *Sayonara !*



DE KEVER EN DE KONING

Thibau Vande Voorde



Un bain d'encre

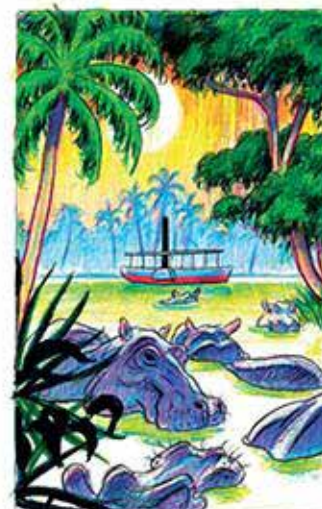
Un bain d'encre, c'est ce que doit généralement prendre un croquis au crayon ordinaire avant d'acquiescer sa forme définitive. Alors que dans un livre vous pouvez apprécier le travail final, il est souvent plus intéressant de scruter les études qui le précèdent.

Prenez le carnet de croquis de Thibau Vande Voorde, un exemple typique de ce que ce type d'objet ne devrait PAS être. Il est plein de travaux préparatoires, mais pour une fois, le crayon ne prévaut pas comme point de départ. Et on y découvre différentes techniques et matériaux avec lesquels l'artiste ne cesse d'expérimenter. En particulier, les étapes de l'étude dans le processus de réflexion de Vande Voorde sont traitées de manière extrêmement explicite. Qu'il s'agisse d'art conceptuel qui nous permet de découvrir un monde que l'auteur n'habitera certainement pas immédiatement, ou d'études de personnages pour un nouveau livre, ou pourquoi pas même d'idées de scénarios exploratoires. On remarque sur-

tout que l'artiste ne se limite pas à un simple gribouillage ou à une pensée fugitive. Le livre sert de laboratoire où de nouvelles formules sont conçues et expérimentées.

Lorsque Thibau a sorti son carnet de croquis, en plaisantant, notre première pensée a été : scanner et partager. Appréciez le dessin raffiné et la manière sensuelle dont Thibau fabrique ses dessins. Tout cela est la visualisation des idées de l'auteur, démontrant beaucoup de respect pour l'œuvre de Ralph McQuarrie et de Joe Johnston (oui, ceux de *Star Wars*).

Thibau Vande Voorde ? Un nom à retenir. Il a brillé avec son premier album *De Kever en de Koning* en 2020 et a immédiatement livré l'une des meilleures bandes dessinées néerlandophones, de plus, produite en Flandre. L'intrigant voyage que le fils Lippens entreprend dans l'état colonial du Congo pour retrouver son père met à nu un morceau de l'âme occidentale.



© De Kever en de Koning,
Thibau Vande Voorde, Oogachtend, 2020.



Les albums des grand·e·s auteur·e·s de demain

Pluie Acide

Poussière

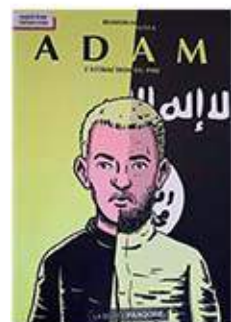


« Il s'agit d'un récit qui s'inspire de la jeunesse de ma grand-mère. De son vivant, elle me racontait des tonnes d'histoires datant de l'époque où elle a débarqué à Nice avec sa famille. Et puis, ça parle aussi d'amour. C'est à cette époque que Mémé rencontre Pépé. Vous pensez que la vie d'une femme de ménage n'est pas rock'n'roll ? » Pluie Acide s'éloigne, pas totalement, de son univers habituel pour aborder avec tendresse les aventures de sa délutée mortarde de grand-mère. Elle, issue des milieux dits « populaires », va se frotter, tour à tour, à celui des snobinards et celui de la pègre. Avec son trait inimitable, où les droites ne le sont pas plus que les cercles sont ronds, Pluie Acide nous offre aussi quelques jolies vues de sa ville de Nice. Une belle histoire tendre et bravache. Pluie Acide nous drache le cœur !

Poussière, Pluie Acide, Éditions Même pas peur, décembre 2020, 16 €.

Remedium

Adam, l'attraction du pire



Dans ce livre, réalisé avec l'aide et l'appui d'Amnesty International, Remedium nous dresse le portrait d'un jeune homme qui se laisse embarquer dans l'aventure du terrorisme islamiste. Avec un dessin simple, direct, immédiat, il nous fait l'autopsie dessinée d'une entrée en terrorisme, en religion, il nous parle de la propagande, de l'utilisation des jeux dans les banlieues, de l'analyse complottiste des guerres du Moyen-Orient. Mais c'est un livre qui nous parle aussi de culture, de lecture et de possible sortie de l'enfer grâce aux mots, ceux d'Adam, anti-héros de ce livre, ceux de Romain Gary, aussi, qu'il découvre en prison. *Adam*, c'est un livre qui parle de la foi, sans

Gary une porte de sortie, une attraction inversée, puisque chacun, pour lui, « se doit de porter le défi d'être un homme ».

Adam, l'attraction du pire, Remedium, La Boîte à Pandore, avril 2021, 14,90 €.

Remedium

Cas de force majeure

L'an dernier, Remedium, enseignant le jour, créateur de bandes dessinées le soir, publiait l'album *Cas d'école*, dénonçant la violence du système scolaire français à l'égard des enseignants. Cette année, c'est l'album *Cas de force majeure* qu'il sort, dénonçant cette fois les violences policières ordinaires. Un mal international puisque sur les vingt histoires, une vient de Belgique et une des États-Unis. Un titre à double sens et une succession d'histoires plus atroces les unes que les autres, dûment documentées et qui donnent la chair de poule. La plupart d'entre elles sont connues, elles ont été traitées par les médias mainstream, parfois poussés dans le dos par les médias alternatifs. Plusieurs de ces violences policières ordinaires, motivées la plupart du temps par un racisme primaire, se sont soldées par des décès. La mort pour avoir répondu à un flic, pour avoir fermé sa fenêtre, pour ne pas avoir son attestation de sortie, pour avoir fui les policiers, pour être noir ou de couleur... À ces morts et aux victimes blessées parfois gravement, Remedium rend un honneur que les mensonges policiers, couverts par la hiérarchie, ont tenté d'ôter. Il pose indirectement la question de la confiance à la police et de son impunité. Cette lecture nécessaire se termine par un brin d'espoir quand on croise un policier lanceur d'alertes.

Cas de force majeure, Remedium, Éditions des Équateurs, 15 €.



Sara Gréselle

Bastien, ours de la nuit



Avec *Bastien, ours de la nuit*, Sara Gréselle aborde la précarité, la très grande pauvreté. Tous les enfants s'interrogent sur ces personnes qui habitent dans un carton recouvert d'une encoignure, sous un porche, dans un trou dissimulé entre deux vitrines d'abondances. Sébastien est niché, recroquevillé entre ses cartons et quelques haillons, la tête reposée sur toutes ses richesses contenues dans deux sacs en plastique, il dort. Et comme tous les humains, quand il dort, Sébastien rêve, et dans ses rêves, il devient Bastien, un ours, et cet ours parcourt la ville. La nuit ses rêves se réalisent, il trouve des trésors dans les poubelles, il fait des rencontres, il s'associe à un violoniste des rues sans doute aussi abandonné par la société des consommateurs. Ensemble ils récoltent plus de pièces qu'ils n'en avaient jamais vues... Les magnifiques dessins d'une ville (Bruxelles?) la nuit, à la fin d'un hiver givré, offrent une vision poétique et, donc, quasi supportable du drame vécu par Sébastien. Sa réincarnation en ours Bastien permet aux auteurs – le récit sensible est de Ludovic Flamant – d'aborder le vécu de ceux qui vivent l'écrasante pauvreté chaque minute de leur vie. Un album indispensable que les parents, les éducateurs doivent partager avec les jeunes lecteurs. *Bastien, ours de la nuit*, Sara Gréselle et Ludovic Flamant, Versant Sud, 14 janvier 2021, 14,50 €. Dès 4 ans.

Sara Gréselle

Les souvenirs et les regrets aussi



Avec *Les souvenirs et les regrets aussi*, Sara Gréselle nous dévoile ses talents de poétesse. Elle se place d'emblée sous l'aile de Jacques Prévert, mettant en exergue son vers le plus connu « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle » et toute sa jeune nostalgie. Rythmé par des mecs numérotés, le récit

de Sara narre des amours, des rencontres, des partages, des séparations... Au fil des pages, de textes poétiques et de dessins fins, subtiles, suggestifs, une jeune femme dévoile ses désirs, ses appétences, sa vulnérabilité. Chaque double page se décline par un texte et un dessin ponctué par une feuille morte, note poétique, décalée et humoristique. Ce petit récit à mettre dans toutes les mains adolescentes est riche d'une vie douce, parfois chagrine mais toujours tendre et porteuse d'espérances amoureuses. La vie est un plaisir et c'est à nous de le créer. *Les souvenirs et les regrets aussi*, Sara Gréselle, Esperluète éditions, février 2021, 14 €.

Azam Masoumzadeh

Glad that I came, not sorry to depart

Expérience multisensorielle que l'album *Glad that I came, not sorry to depart* de la jeune artiste iranienne aujourd'hui installée en Flandre, Azam Masoumzadeh : on le lit, on regarde les images, on scanne un QR code, les images s'animent en 3D et on entend en farsi, en anglais et en néerlandais des poèmes d'Omar Khayyam. Cet astrologue et scientifique iranien a écrit mille poèmes de quatre lignes, il y a plus de mille ans ! Une poésie proche de la philosophie. Comme tous les Iraniens, Azam Masoumzadeh a grandi avec les vers d'Omar Khayyam et y a puisé de quoi se faire une vie plus belle. Si son graphisme s'inspire de l'art ancien de la miniature iranienne, c'est une version contemporaine du monde d'Omar Khayyam qu'elle propose en cinq scènes inspirées de poèmes. Drôles ou tristes, mais universels et éternels.

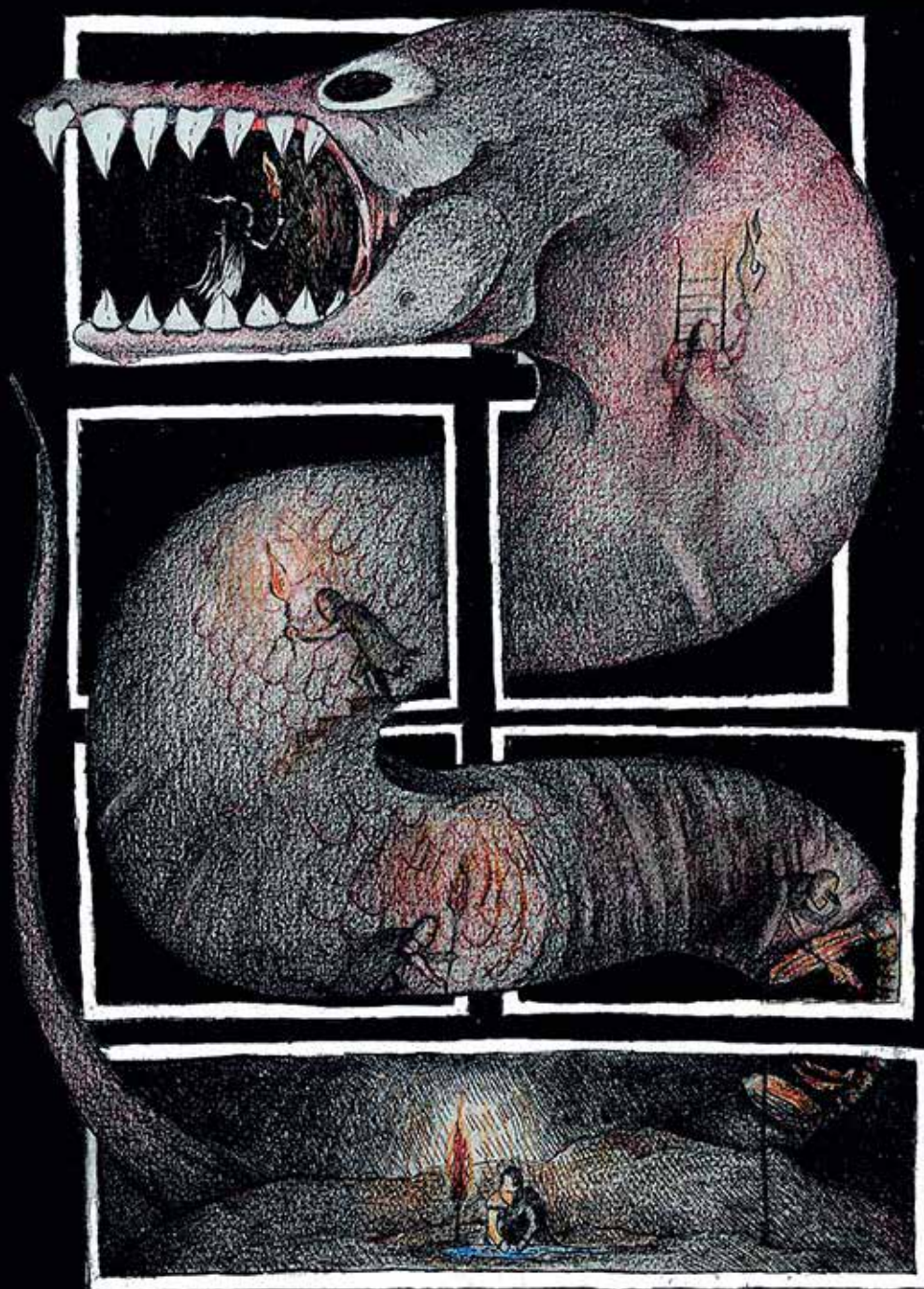
Quand hier s'est évanoui dans le passé, Et que demain s'attarde dans le vaste futur, Pour ne penser à rien mais apprécier l'heure ; Car c'est tout ce que vous avez et le temps passe vite.

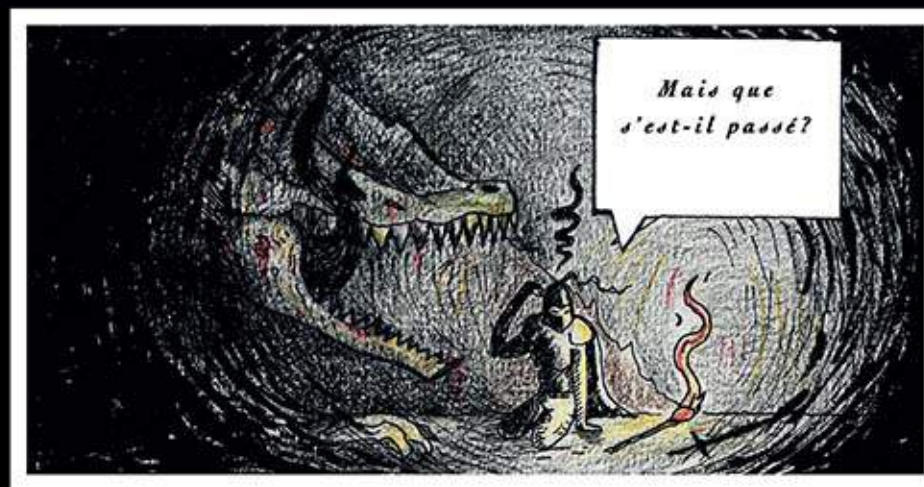
Glad that I came, not sorry to depart, Azam Masoumzadeh, Cassette for timescapes, 2020, 25 €.

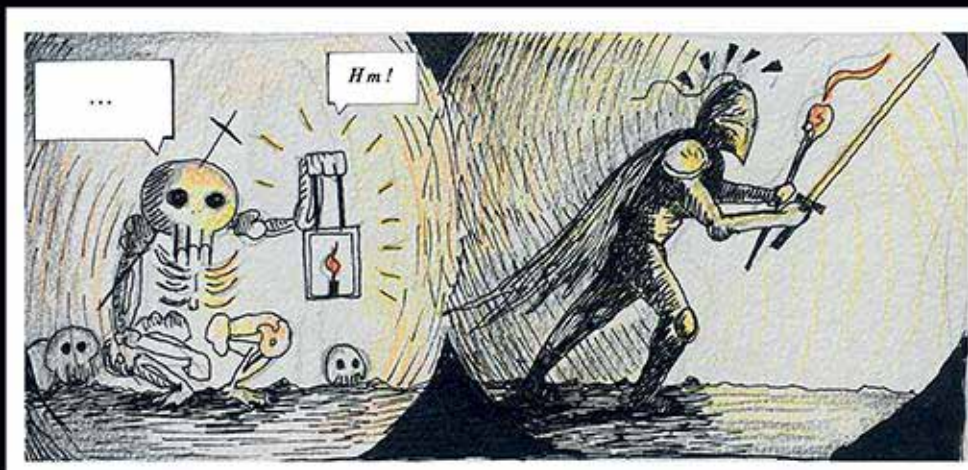
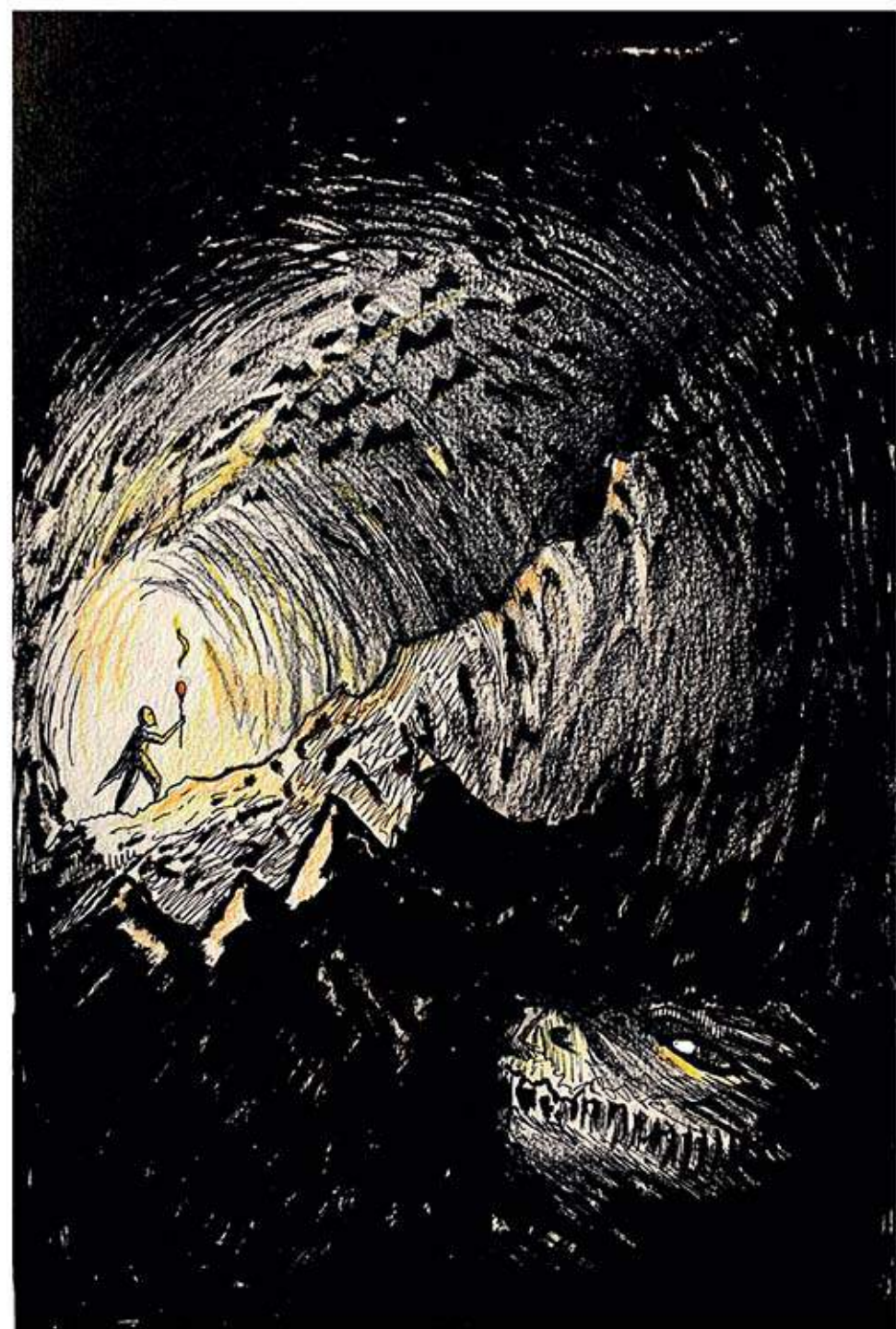


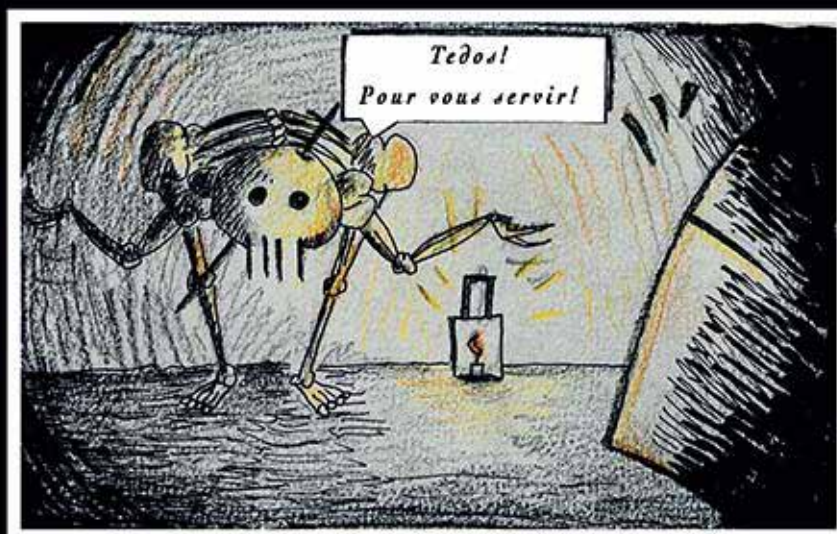
Paul Pirotte : Toro

<https://paulpirotte62.wixsite.com/paulpirotteart> | Instagram: @paul_pirotte









Peut-on aimer la bande dessinée et ne pas aimer *Tintin*?

Il fut un temps où la bande dessinée et la chanson française vivaient une belle histoire d'amour... Guy Béart a vu ainsi la pochette d'un de ses disques dessinée par un certain « Giraud »... Il y a eu des albums consacrés aussi à des chanteurs : des textes de chansons illustrés par la fine fleur de la bande dessinée des années 1970 et 1980... On l'a fait avec Brel, Brassens, Gainsbourg, Renaud entre autres. Et avec Henri Tachan, à qui on doit une chanson qui, ouvertement, parle de BD. D'une certaine BD, « officialisée », déjà, à l'époque... Cela s'appelle : *Pas Tintin*.

Extraits choisis :

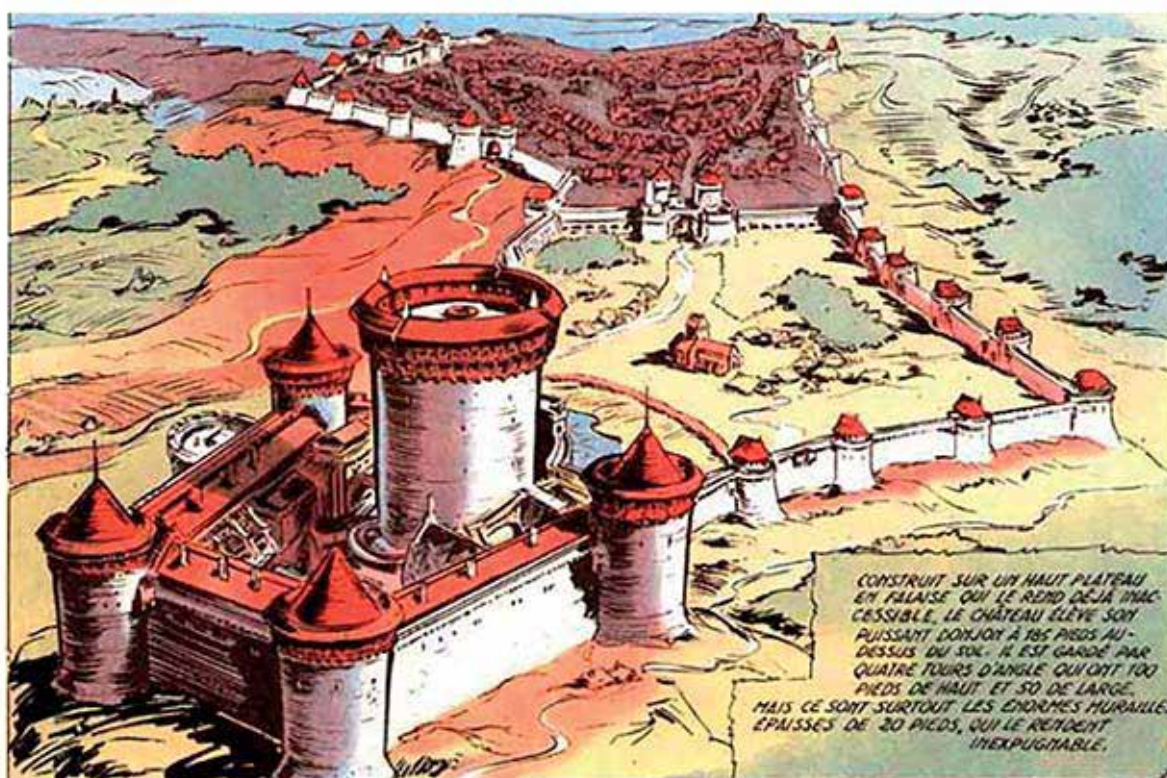
« J'étais petit, j'avais pourtant de la jugeote. Je dévorais Tintin comme la plupart d'mes potes
En me disant tout bas : ce type-là est trop fort !
En découvrant déjà qu'on me cachait la mort.
Milou, Milou
Mais pas Tintin
J'étais déjà marlou
Mais pas crétin. »

Depuis, les années ont passé, l'eau de la notoriété a coulé sous les ponts, la multiplication des écrans a peu à peu supprimé une part de la mémoire humaine avec l'alibi, pourtant, de la conserver. Le personnage de Tintin est largement sorti du cadre étroit de ses aventures pour devenir une icône qu'on ne peut déboulonner sans s'attirer les foudres des grands penseurs du neuvième art.

Alors, oui, je vais être iconoclaste... Je ne vais pas nier l'importance d'Hergé dans l'histoire de la bande dessinée, tout en rappelant que lui-même disait qu'il n'aurait jamais été Hergé sans Alain Saint-Ogan.

De nos jours, où la bande dessinée se veut d'abord un art, où l'argent est devenu la toise première de la qualité officielle, je tiens simplement à dire que *Tintin*, excepté deux albums, ne m'a pas emballé, ni enfant ni adulte... Au contraire de *Jo et Zette*...

Alors, oui, on peut aimer la bande dessinée et ne pas cautionner les choix que la mode, le marché de l'art ou la bonne pensée bien polie et bien sage cherchent à nous imposer ! J'aime la bande dessinée, j'ai grandi avec elle, et j'ai eu la chance, enfant et adolescent, de me voir offrir un choix dans mes lectures, un choix vite devenu une liberté.



Un exemple?... J'avais neuf ans quand je suis revenu en Belgique, venant de ce qu'on n'appelait plus à l'époque une colonie. J'en ai rapporté quelques albums... *Les chapeaux noirs*, de Franquin... Deux albums de Tintin, deux albums de Pierre Forget... J'ai laissé sur place, par choix, du haut de mes neuf ans, quelques Tintin en noir et blanc!...

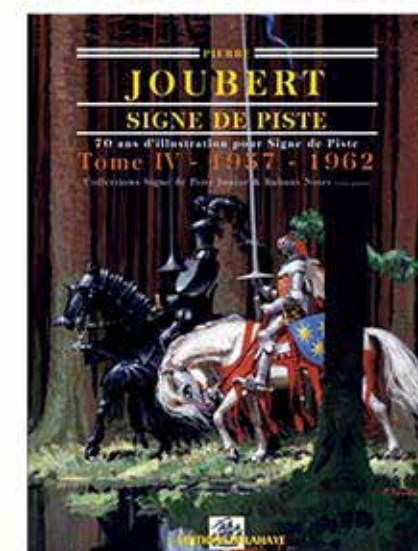
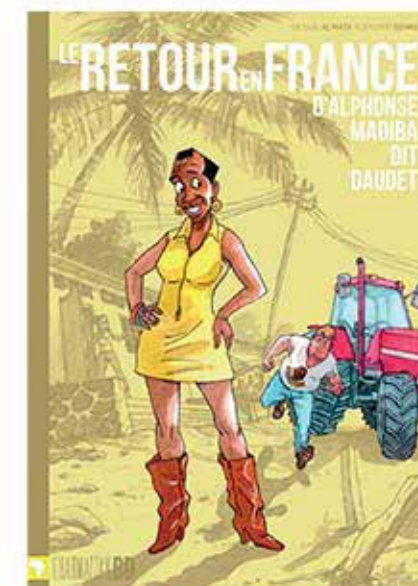
Oui, j'aime la bande dessinée, et elle ne se résume pas pour moi à ceux qu'on encense pour des raisons qui, souvent, me semblent pour le moins résider dans d'autres domaines que dans ceux de la qualité, qualité d'écriture, qualité graphique, qualité de « partage » et de tolérance...

Voilà pourquoi, si vous le voulez bien, je vais ici, de numéro en numéro, vous faire entrer dans ce que je pourrais appeler...

Un abécédaire amoureux et subjectif de la bande dessinée, dans un ordre alphabétique né de l'anarchie de ma mémoire!

Commençons donc, puisque nous venons de parler de Tintin, en nous arrêtant à la lettre **T. T** comme **Thierry de Royaumont** d'un auteur que pratiquement plus personne ne connaît, Pierre FORGET. Il s'agit d'un auteur que j'ai lu, relu, fait lire, depuis mes six ou sept ans, des dizaines de fois. Un auteur qui m'a véritablement ouvert à la bande dessinée, à la puissance évocatrice du dessin, d'une part, à la nécessité d'une qualité d'écriture, d'autre part. Pierre Forget, illustrateur, dessinateur de BD avant que cela ne s'appelle un art, graveur philatéliste, est de ces personnes que j'aurais aimé rencontrer, pour, tout simplement, lui dire mon admiration... Une admiration qui ne peut naître, j'en suis intimement persuadé, qu'au travers du plaisir... Celui du regard, celui des heures qui s'enfuient et qu'on oublie le temps d'une lecture.

C'est après-guerre, en 1946, qu'on a pu découvrir ses premiers dessins: des illustrations, dans des revues et des romans scouts, *Jamboree* et *Signe de Piste*. *Signe de Piste*...



Ce haut lieu de la littérature pour adolescents qui a permis à des générations de jeunes de s'intéresser à la lecture, souvent, il faut le reconnaître, par le talent et le génie de Pierre Joubert et de ses couvertures qui attiraient le regard en racontant, déjà, sans un mot, une histoire d'aventure, de grands sentiments, de rêves à accomplir...

Pierre Forget aurait pu, comme d'autres à l'époque (et par après, aussi, surtout même), faire de son dessin un parallèle à celui de Joubert. Mais ce ne fut pas le cas, et ses illustrations, dès ses débuts, ont montré une « patte » extrêmement différente de celle de Joubert. On peut dire de Pierre Forget que son empreinte dans l'art de l'illustration était faite à la fois d'un réalisme qui ne rejetait pas une certaine forme de caricature, et à la fois d'un sens du mouvement, accentué par des perspectives « éclatées ». Forget, dans l'illustration, appliquait déjà ce qui, dans les comics bien plus tard, allait devenir un instrument narratif : l'exagération des gestes et donc des axes de vue pour rendre vivant un dessin. Il était normal, dès lors, que Pierre Forget se lance un jour dans la bande dessinée. Et il le fit d'emblée avec un des immenses chefs d'œuvre de cet art populaire que l'on dit neuvième !

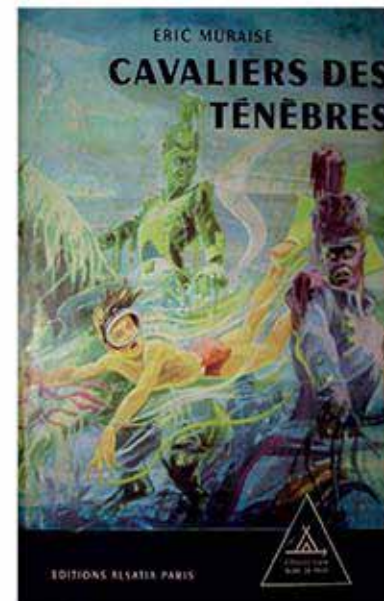
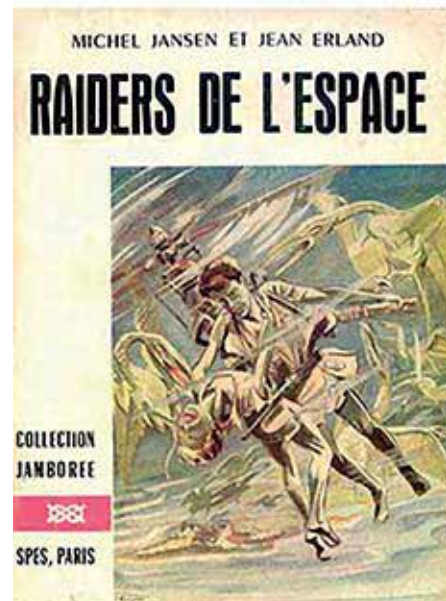
Les aventures de Thierry de Royaumont nous raconte une histoire de chevalier déchu de ses droits et qui, avec quelques compagnons fidèles, va tout faire pour récupérer son domaine, ses biens, sa fierté, sa personnalité. Une histoire classique, me direz-vous. Oui... et non ! C'est que, comme dans tous les récits de ce genre, on assiste bien évidemment à une lutte acharnée entre le bien et le mal... Mais le scénario de Jean Quimper, prêtre si je ne m'abuse, est d'un modernisme inattendu et superbe... Le héros est à la fois le bien et le mal, l'ombre et la lumière... La mort et la peur accompagnent le courage et la vertu. Une sublime femme éveille l'amour et l'amitié, la haine aussi en devenant un objet de pouvoir... On est loin, avec cette série, de tout ce qui avait été fait auparavant dans les BD de chevalerie... On est loin également des codes habituels de la bande dessinée, quant au nombre de pages par exemple... Le premier volume, *Le mystère de l'Emir*, compte en effet quelque 106 planches... En d'autres temps, on aurait appelé cet album un roman graphique !

Thierry de Royaumont, c'est donc une série, de quatre albums, les trois premiers édités avant 1960, le dernier n'étant enfin édité qu'en 1987 ! De ces quatre livres, il en est un qui se trouve à la meilleure des places à la fois dans ma souvenance et dans ma bibliothèque : le troisième, intitulé *L'ombre de Saino*. J'avais neuf ans lorsque j'ai découvert la Belgique... À la fin de cet album, il y avait l'horrible annonce : « À suivre » ! Dès que j'ai eu l'âge de me balader chez les bouquinistes, j'ai recherché cette suite, sans succès, bien évidemment, puisque, comme je le disais, elle n'est parue qu'à la fin des années 1980. Mais cela m'a permis d'acheter, chez Michel Deligne, les deux premiers tomes...

Qu'est-ce qui fait qu'on s'attache tellement à un auteur, à une de ses œuvres ? Pour Pierre Forget, je peux dire que cet attachement est né du bonheur que j'ai pris à pouvoir tout oublier de ce qui se passait autour de moi en découvrant qu'on pouvait, dans une BD, et bien mieux qu'avec *Tintin*, se créer ses propres rêves, aller à la rencontre de personnages avec une vraie chair, des vrais sentiments, des vraies peurs ! Tout ce que j'ai retrouvé, bien plus tard, avec la série des *Chevalier Ardent* de François Craenhals. Je pense, profondément, que Craenhals a dû lire Forget et que Thierry de Royaumont n'est pas tout à fait étranger à l'intelligence de son chevalier Ardent ! Cela dit, Pierre Forget est aussi l'auteur de plusieurs autres livres. *Mic et Mac*, un album d'humour et d'aventure... Et un superbe livre que j'ai ramené de mon enfance, lui aussi, et qui m'a ouvert les portes du cinéma d'auteur : *Les sept samouraïs*...

Notre amour de la bande dessinée naît des jours anciens où le monde était à la dimension de nos jeux, donc de nos rêveries... Le mien est né de l'œuvre de Pierre Forget, pas de *Tintin*... Et j'en suis heureux, et j'en suis de plus en plus fier ! Les adorateurs d'Hergé, ceux d'avant-hier comme ceux d'aujourd'hui, ne sont pas parvenus à me formater !

Pour découvrir Thierry de Royaumont (et son auteur, Forget, qui a abandonné la bande dessinée pour se faire graveur, de timbres essentiellement), sachez que les Éditions du Triomphe ont eu la bonne idée de rééditer ses aventures.



Continuons notre voyage dans l'univers de ces auteurs et de ces albums que l'intelligentsia ignore... Et arrêtons-nous, à présent, à la lettre **A**. **A** comme **Al'Mata**. Aimer la bande dessinée, c'est aimer ce qu'elle fut, c'est aimer ce qu'elle tente de devenir, c'est aimer ses dérives, parfois, ses simplicités aussi, et, surtout, la pléthore de ses genres narratifs, de ses thèmes d'inspiration. De la distraction pure à la réflexion pointue, l'art neuvième n'a de valeur réelle qu'au travers de son éclectisme, de tous ses éclectismes. Tout est affaire de goût, bien sûr. Mais d'envie, aussi, de découvrir d'autres réalités, sociales entre autres, que celles du confort occidental qui est le nôtre.

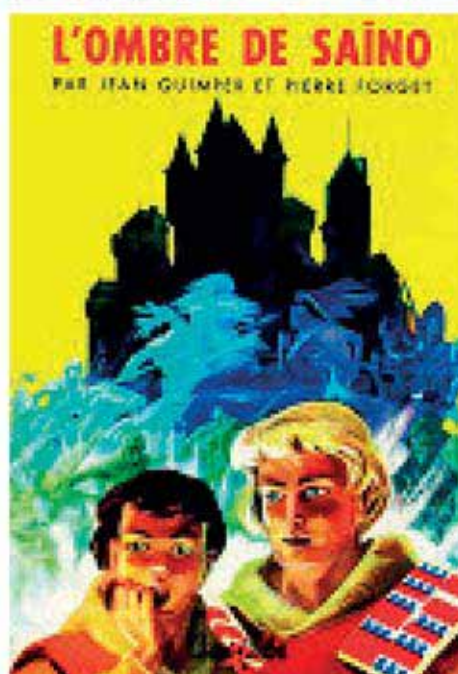
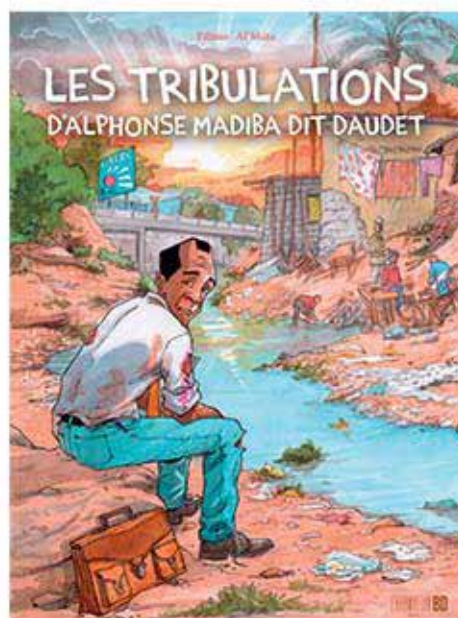
J'ai ainsi un jour découvert, presque par hasard, un dessinateur congolais de Kinshasa, vivant en France depuis plusieurs années, possédant un dessin vif, tout en mouvement, tout en lumières africaines, aussi. On a pu dire d'Al'Mata qu'il était un dessinateur « engagé », et ce n'est pas tout à fait faux, mais il ne faut pas le résumer à cela. Il est, plus profondément je pense, attaché à nous raconter ce que sont les quotidiens des immigrés, quelle que soit la raison de leur migration. Il est ubuesque plus que critique, il est souriant plus que sérieux, truculent même.

Dans *Les tribulations d'Alphonse Madiba dit Daudet*, il nous montre à voir un jeune homme qui, mythomane mais heureux de vivre, doit quitter la France et retourner chez lui, en Afrique, dans un pays qui s'appelle « Balaphonie », y devenant enseignant sans en avoir les capacités. Y devenant aussi, au fil d'événements tous plus catastrophiques les uns que les autres, le symbole d'une communauté gay à laquelle, pourtant, il est loin d'appartenir.

On rit, on sourit, avec, quelque part dans la mémoire, un peu du *Tartarin de Tarascon* de Daudet. Et on se dit, surtout, que la bande dessinée africaine mériterait, largement, d'avoir plus de place dans les rayonnages de nos librairies...

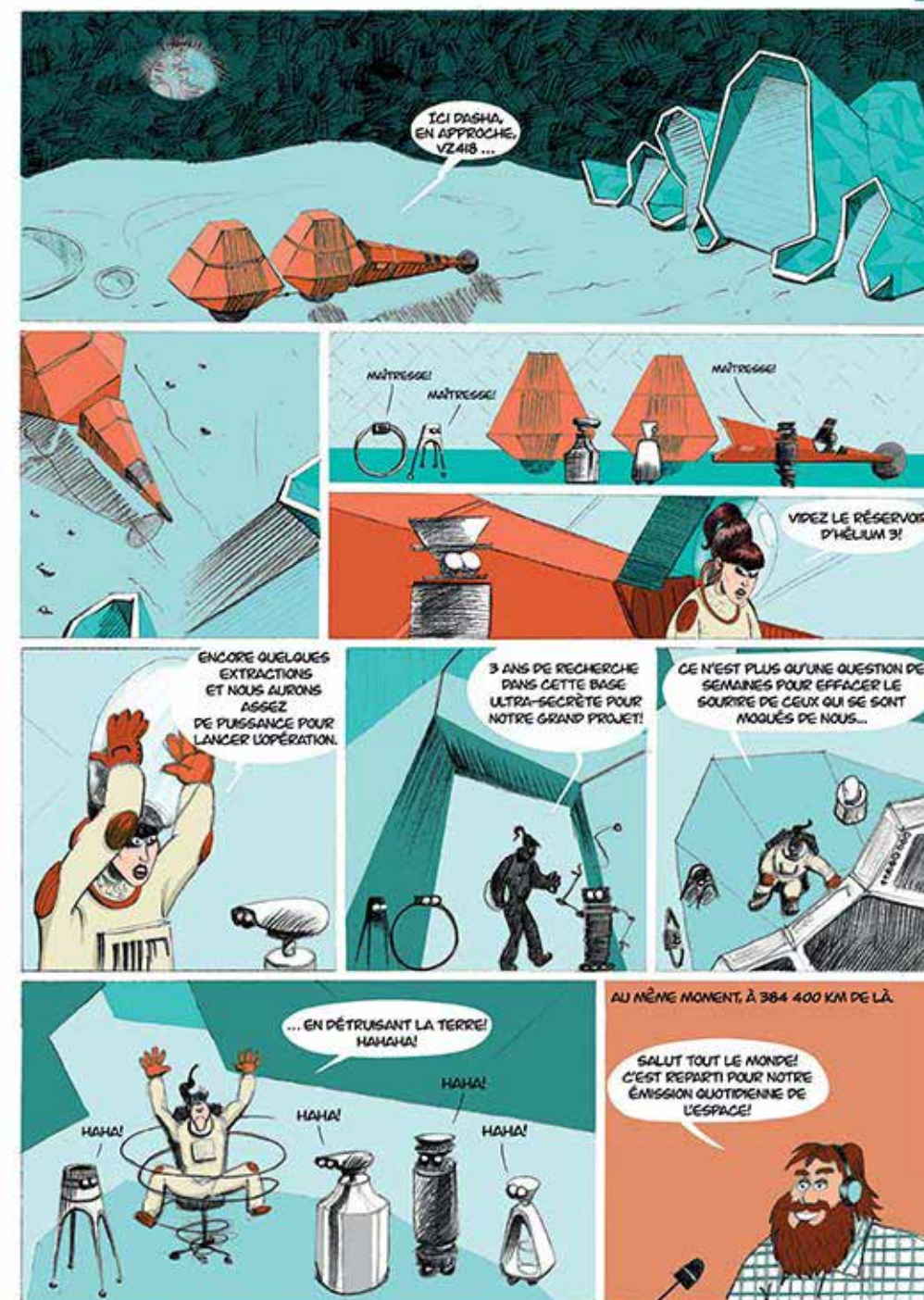
Al'Mata : un auteur à découvrir chez l'éditeur L'Harmattan.

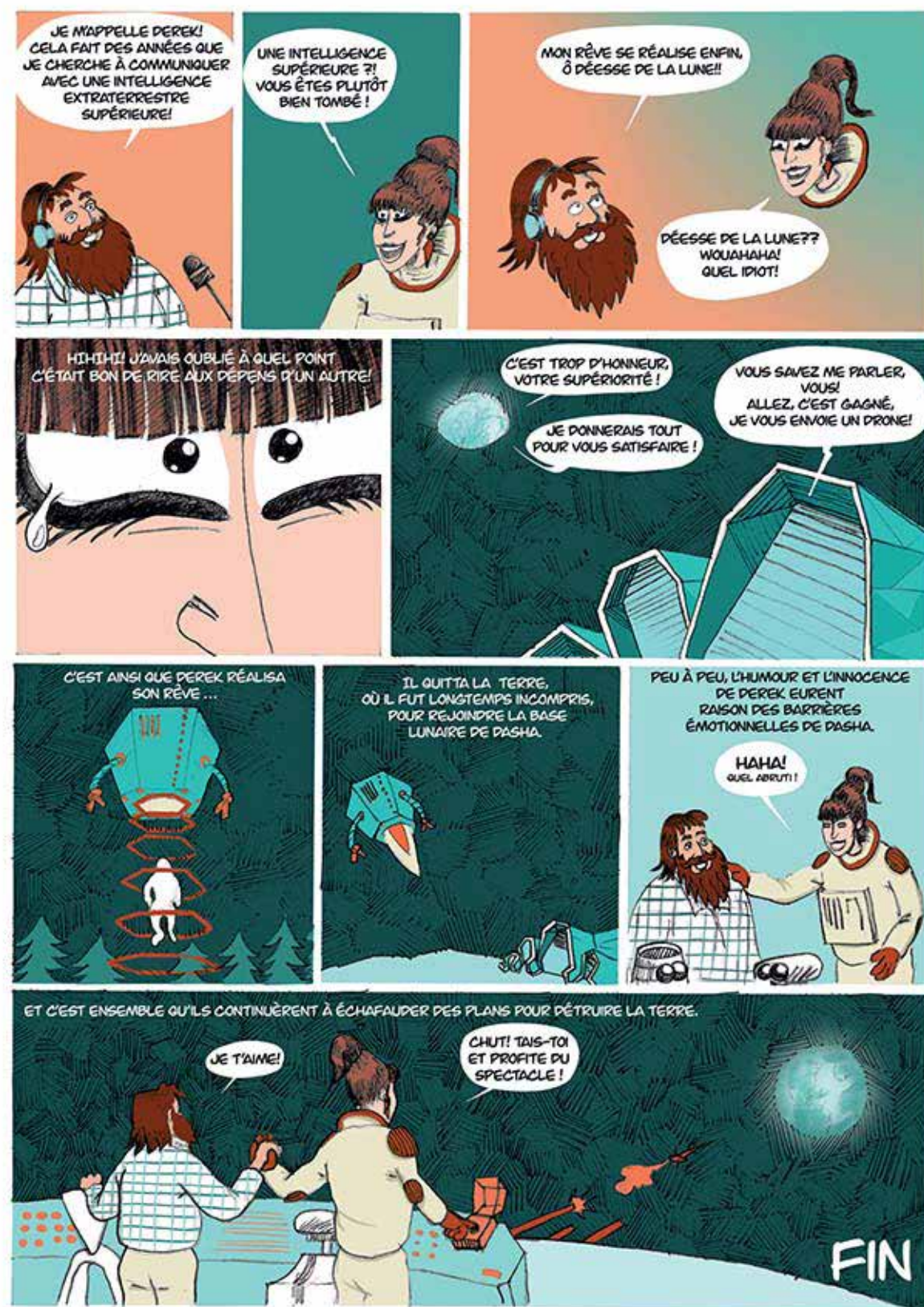
À suivre...



Corentin Michel : Attraction lunaire

Instagram : @corentin_mitchoul





Johan de Moor, le point de vue du Covid

L'idée de mort taraude l'humanité depuis ses origines, et l'éviter est une constante de son Histoire. Au point que, davantage que le langage ou la technologie, la conscience de sa finitude et les moyens d'y échapper semblent définir l'espèce humaine. Faut-il dès lors s'étonner que les métaphores synonymes de mort décrivent des actions bien vivaces, comme entamer un dernier voyage, manger les pissenlits par la racine, casser sa pipe, passer l'arme à gauche, rejoindre les verts pâturages, partir les pieds devant, souffler la veilleuse, avaler son bulletin de naissance, etc. ? Reste que, quoi que l'on dise ou fasse, il est illusoire de s'en esbigner.

C'est avec santé que Johan nous entretient du trépas

Les dessinateurs de presse, du dessin d'humour et d'humour sont les révélateurs de nos émotions collectives. La plupart a imaginé le virus comme l'aurait fait Jérôme Bosch, sous les traits d'une boule d'agressivité, sanguinaire, le plus souvent munie de dards et de piques, de ventouses, les crocs de vampire sous un regard carnassier : tout ce qui inspire la peur d'être mangé tout cru. Il en va tout autrement de Johan de Moor, dont la production se distingue de la création, internationale y compris. Car le drôle n'y va pas de main morte : si la vie est un théâtre, comique, alors le retour au néant l'est aussi, quitte à heurter



© Johan, Le Soir, 27.09.2020.

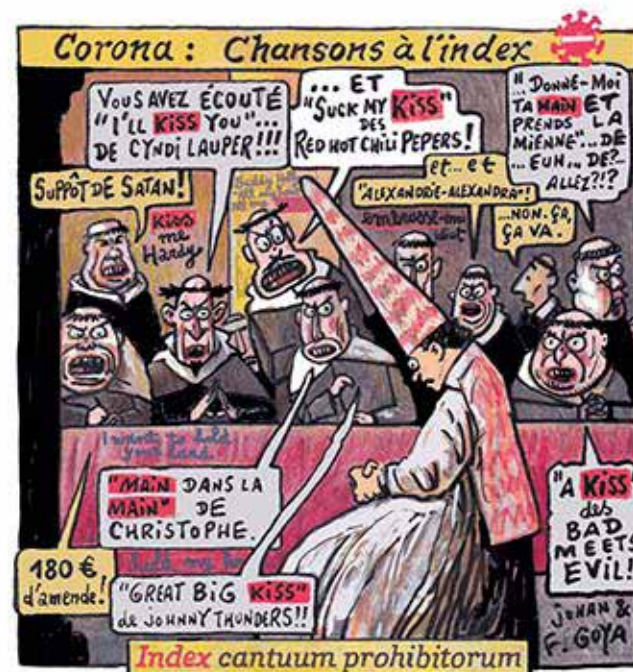
ces millénaires de dénis lamentatoires. C'est avec santé que Johan nous entretient du faux pas et des « faut pas » du trépas.

Septembre 2020. En pleine lumière, radieuse, la Faucheuse triomphe, effectuant le signe de la victoire. Un acolyte, tout aussi goguenard, présente le total du jour avec la même fierté que celle de nos souriantes présentatrices télévisuelles dans les opérations du genre *Téléthon* ou *Viva for Life*. Quel succès, le cap du million de morts planétaires du Covid est atteint ! D'autres suivront en plus grand nombre encore, ce qui mérite de grandes salves de bra-

vos car « *the show must go on* », et le record est en vue. Si une telle image a valu à son auteur bien des reproches, tout aussi nombreux ont été les éloges. La mise en scène imaginée par Johan est significative, il s'agit bien d'un théâtre (les feux de la rampe et le rideau rouge l'attestent), mais revu et corrigé à l'âge des médias. En effet, c'est avec ravissement que nous accueillons ce genre de scène les soirs de bonheur collectif. Soit la déchéance inéluctable traduite en félicité médiatique.

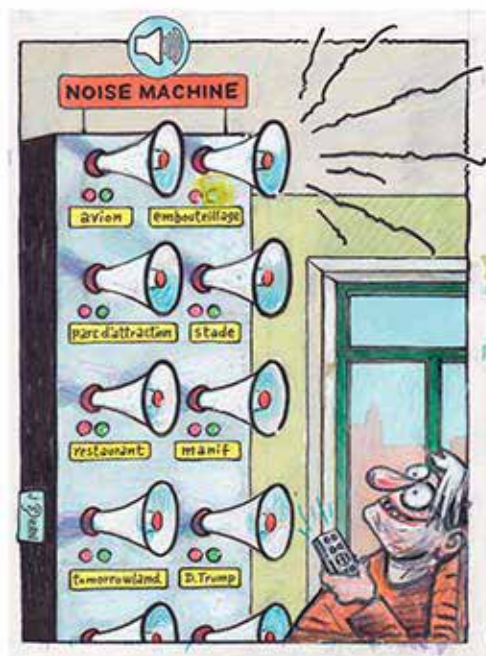
James Ensor inspire Johan

Tout aussi provocant est le petit Covid, pour une fois sympathique, rose comme un amour, venu recueillir son dû auprès de la camarade. Entre eux, il ne s'agit que d'un simple business, une transaction comme il en existe des millions chaque jour de par ce monde. « *The show must go on, Business as usual* ! » Qui dit théâtre dit citations, et, en l'occurrence, Johan y est passé maître. Les références de notre artiste à la culture plus vaste qu'il n'y paraît sont d'abord empruntées à la peinture, classique (Bruegel) ou contemporaine (Mondrian, Jeff Koons), passant entre autres par Cézanne, Magritte ou Van Gogh, sans compter les classiques de la bande dessinée où Mickey et Hergé reviennent le plus souvent. James Ensor semble particulièrement inspirer Johan, et pour cause, Ensor n'est-il pas à la fois Flamand et francophone, homme de la mort et des masques ? Pour l'anecdote, signalons que, familier du musée Ensor à Oostende, Johan y est la seule personne autorisée à s'asseoir dans le fauteuil personnel de l'ancien maître des lieux ! On connaît la fonction de leurre du masque, en témoignent ces reproches actuels qui stigmatisent leur manque de transparence communicationnelle. Sauf que chez Johan, dans la foulée d'Ensor, les masques deviennent autant de caricatures vivantes, grotesques et amusantes, théâtrales. La norme évolue en aberration, et s'il n'y avait l'abri des convenances, le monde serait rempli de trognes comme les deux compères les figurent. Ce qui donne une joyeuse ribouldingue en transgression de la normalité bien-pensante.



© Johan, Satiricon, 05.06.2020.





© Johan, Satiricon, 31.03.2020.

La musique baigne la famille de Moor

La culture populaire aiguillonne Johan, ainsi la reprise du *Tribunal de l'Inquisition* de Francisco Goya, où un malheureux est poursuivi pour avoir tendu l'oreille à quelques ritournelles où l'on se tient la main, où l'on s'embrasse, choses prohibées par les gestes barrières, ceux qui nous protègent de la malédiction. Et encore la reprise de *Les Cactus* de Jacques Dutronc où le mot « virus » remplace « cactus », qui fait entendre tout autrement le tube de 1967. La musique baigne la famille de Moor, d'où le monde sonore autant que visuel de Johan, comme dans ce dessin où un quidam (qui ressemble furieusement à l'auteur) a construit une « Noise machine ». Elle délivre à la demande la plupart des bruits qui encombreront nos vies, les avions, les embouteillages, le restaurant, les concerts, les manifestations, les parcs d'attraction, etc. Car l'être humain est bel et bien cet animal social assoiffé de la pollution des autres comme de pain. Aussi, pour bien vivre, tant les contacts sociaux sont essentiels, le confiné a besoin de serrer des mains bidouillées, chaque matin au saut du lit, dans toutes les langues. Ceci explique le détournement de *La lutte continue*, une des plus célèbres affiches produites par

le collectif *Atelier Populaire* en mai 1968 qui montre un poing levé, rouge. Johan le multiplie en poings rosés, adoucis, évocateurs d'autant de gestes barrières, gants, masque, gel hydro-alcoolique, mesure de la distance de sécurité. D'autres poings, plus petits, brandissent une interrogation, un fer à repasser (ah, le terre à terre du quotidien !), ou se contentent d'applaudir. Le slogan politique se médicalise, à moins que ce ne soit l'inverse. On le voit, Johan bricole en picorant à toutes les sources, empruntant ici ou là un détail, qu'il assemble à d'autres composites. L'ensemble de ces voix dissonantes tenant le même propos, elles en deviennent cohérentes, audibles, lisibles. Johan est le touche-à-tout d'une époque qui prône la distance !

© Johan, Satiricon, 05.04.2020.



© Johan, Satiricon, 25.05.2020.

Un graphisme qui enchevêtre

Une image décrit très bien cette attitude qui enchevêtre les langues, les genres, les périodes historiques, les célébrités et les anonymes, les chansons, les rôles sociaux, les slogans, etc. Il s'agit d'un asile de fous, où un pensionnaire fait reproche à son alter-ego de porter le même couvre-chef, seul élément cohérent de l'image parce que reproduit deux fois à l'identique. Ainsi, le graphisme des bicornes côte à côte évoque bien une deuxième vague. Johan y montre sa maîtrise à entrelacer les mots et les images, comme l'indique

la mise en scène des phylactères (il s'agit encore d'une scène théâtrale). Sans le moindre décor, l'agencement est ainsi très clair, tous sont différents, faussement maladroits, hétérogènes, comme s'ils énonçaient le dispositif graphique général du dessinateur, noir sur fond blanc en flamand, vert et rouge sur fond blanc en espagnol, noir sur fond violet en anglais, noir sur fond ocre pour le français ou l'anglais, rouge sur fond brun en flamand encore, etc. Pour clore, un chat miaule la signature de l'auteur.

Soutenez la jeune création !
Abonnez-vous !

Belgique 4 numéros : 38 €
Union européenne : 50 €
Compte Ti Malis asbl :
BE23 0013 5255 7791
BIC: GEBABEBB
Mention « ABO 64 ».
www.64page.com/abonnements

Colophon

64_page #20 2/2021 9,50 €
64page.revuedb@gmail.com
www.64page.com

Éditeur: Robert Nahum

Esprit créateur: Daniel Fano t

Coordination: Philippe Decloux

Équipe de rédaction: Alec Sevrin,
Angela Verdejo, Cécile Bertrand, Erik
Deneyer, Gérald Hanotiaux, Jacques
Schraüwen, Johan Ferrand-Verdejo,
Kris Struys, Lucie Cauwe,
Marianne Pierre, Vincent Baudoux

Relectrice: Juliette Favre

Couvertures:

Une Kaoru Mori et Noelia Diaz Iglesias

Quatre Remedium, Philippe Decloux

Page 1: Maximilien Van de Wiele, Marc
Descornet, Mathilde Brosset, Remedium

Illustrations et BD: Corentin, Michel,
Marine Bernard, Paul Pirotte et Sandrine
Crabeels

Cartoons Académie: Vinc, Juan

Mendez, Marc Descornet, Pavé

Graphiste: Karine Dorcéan

Webmaster: Matthias Decloux

Une publication Ti Malis asbl,
imprimée en Belgique.

Rejoignez-nous sur nos réseaux

www.facebook.com/64page

www.twitter.com/revue64page

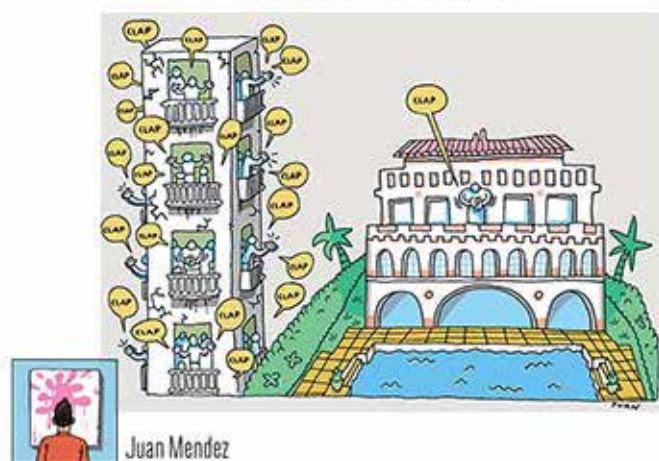
www.instagram.com/64_page

64_page

www.64page.com



Clapclapclap pour les soignants



Juan Mendez

La Variant inquiète



Pavé

Couvre-feu, 22 h 05, la dernière promenade



Marc Descornet

UNE GRANDE PARTIE DE LA FRANCE EN ZONE ROUGE!



La France perd la boule



Vinc

CARTOONS ACADÉMIE cécile bertrand

Bonjour les jeunes !
Je vous invite à mon
académie du
cartoon !



cécile bertrand

Les cartoonists de la Cartoons Académie se sont eux
aussi attaqués à la vie quotidienne sous la Covid-19.
Cécile Bertrand a choisi quatre cartoons de:
Juan Mendez, Marc Descornet, Pavé et Vinc.
Pour participer, envoie ton/tes cartoon(s) à Cécile:
64page.cartoons@gmail.com

Toutes les infos : www.64page.com/cartoons-academie

#22!

spécial

POLAR

Participer et être publié
Raconte TON POLAR

Tes strips, tes cartoons,
ta BD, ton récit illustré,
Maximum 4 pages

AVANT le 31 OCTOBRE 2021

à 64page.revuebd@gmail.com

info: www.64page.com

Sortie à Angoulême janvier 2022

